This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Ger. II B. 254

LES

QUATRE PARTIES DU JOUR.

Docce Præmium in mercedem laboris ac diligentiæ retulit Lapierre Felix nomine atque ingenio

Datum Vigani Die vigesimâ prima Fructidoris anno reipubucæ Gallicæ Undecimo seu die octavâ Septembris anno domini 1803.

Reverdy

LES QUATRE PARTIES DU JOUR,

POËME

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par traduction

DE M. ZACHARIE.

A PARIS,

Chez J. B. G. MUSIER Fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TAYLOR INST.
OXFORD

Ch. Bisen inv. *C. Baquoy Sculp.*

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE DANEMARCK,

DE NORVEGE, DES GOTHS ET DES VANDALES;

Duc de Sleſwick, de Holſtein, de Stormarie, de Dithmarſen; Comte d'Oldembourg, & de Delmenhorſt, &c.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, toute occupée du bonheur de ſes Sujets, n'en eſt pas moins ſenſible à la gloire qui revient aux Princes

éclairés, pour la protection qu'ils accordent aux Arts & aux Belles-Lettres. Les Muſes ont vu, avec attendriſſement, VOTRE MAJESTÉ s'en occuper dès ſa plus tendre jeuneſſe; &, dans la ſuite, méditer ſur les moyens propres à favoriſer leurs progrès avantageux & honorans.

MAIS, ce que les cent bouches de la Renommée peuvent à peine ſuffire pour raconter; ce que les Races futures apprendront avec un mouvement mêlé de ſurpriſe & d'admiration, c'eſt que VOTRE MAJESTÉ, curieuſe d'aggrandir ſon âme par l'Etude des Nations, a quitté l'éclat de ſon Trône, s'eſt arrachée aux Vœux d'un Peuple qui l'adoroit, aux larmes d'une EPOUSE & d'une FAMILLE déſolée, pour venir parmi nous ſourire à nos Arts, viſiter nos Ateliers, nos

Académies, & répandre par tout la joie & l'admiration. Que l'Univers retienne toutes ces choſes : Et qu'à jamais ſoit en la mémoire des Hommes, que VOTRE MAJESTÉ a daigné accepter l'hommage du Poème des QUATRE PARTIES DU JOUR, *traduit du Sieur* ZACHARIE, *& permettre qu'il paroiſſe ſous la protection & l'éclat de ſon Nom illuſtre.*

O ROI, né pour le bonheur de ſon Pays ! le Deſtin, qui ſemble tenir en réſerve des Génies ſublimes, pour faire l'ornement du Règne des grands Princes, a ſingulièrement marqué celui de VOTRE MAJESTÉ. Des Hommes célèbres étonneront la Poſtérité par le Récit incroyable de vos grandes Vertus ; tandis que les Chants des Poètes apprendront à l'Univers que votre Bienfaiſance a été le premier germe de la fécondité des Talens.

Puissiez-vous, GRAND ROI, recevoir agréablement mon sincère hommage! & me permettre de me dire avec un profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très obéissant serviteur,
CAPITAINE.

EXPLICATION

DES FIGURES.

LA première Figure, qui ſert de Frontiſpice à l'Ouvrage, repréſente l'Auteur, tranſporté ſur le Parnaſſe, aſſis près du bord de la Fontaine d'Hippocrène : il eſt entre les bras de ſa Muſe & dans l'inſtant de l'inſpiration. Celle-ci lui ordonne de chanter le Jour & ſes parties; ce qu'elle lui indique en lui montrant d'une main le Soleil qui parcourt le Ciel, & de l'autre un groupe de quatre Enfants qui portent chacun les attributs de la partie du Jour qu'ils repréſentent.

A la droite de l'Auteur, ſont deux génies, dont l'un tient & lui préſente un écritoire; mais l'autre qui puiſe de l'eau poétique, ſemble lui dire d'attendre qu'il en ait fait boire à l'Auteur.

LA deuxième Figure, qui eſt à la tête du premier Chant, repréſente l'intérieur d'une baſſe-

TAYLOR INST. OXFORD

cour à l'heure du Matin, dans laquelle on voit que tout ſe met en mouvement & ſe prépare au travail des champs. *Voyez page* 14.

La petite Vignette repréſente plaiſamment la toilette d'une Belle. La petite Cydaliſe eſt ſous la main de Louiſon ſa ſoubrette, lorſque Dorilas paroît & s'avance, il l'agace par des eſpièglerie, & vient de dénouer un ruban qui lui a fait voir l'éclat de ſon ſein. La Belle offenſée, le repouſſe d'une main, & de l'autre répare promptement ſon beau déſordre, tandis que le petit Rollet vient leur préſenter les liqueurs du Matin.

La troiſième Figure, qui eſt à la tête du deuxième Chant, repréſente la triſte avanture de Daphnée, qu'un ſerpent bleſſe dangereuſement à l'inſtant même qu'elle embraſ-

ſoit ſon Amant endormi ſous l'ombre d'un Taillis épais. *Voyez page* 51.

La petite Vignette repréſente Dorilas & Cydaliſe, aſſis ſous l'ombre d'un Buiſſon épais, occupés à prendre la nourriture du Midi. L'Amour, encore plus que leurs bras, les unit. La Belle verſe à ſon Amant la liqueur pétillante de Chérès; & celui-ci, lui en dédie la libation avec un regard plein de feu.

La quatrième Figure, qui eſt à la tête du troiſième Chant, repréſente l'aventure de Lucindor, qui reconnoît ſa Maîtreſſe dans l'une des deux femmes qu'il vient de faire deſcendre à la porte d'une Hôtellerie. Il n'eſt pas encore parfaitement nuit; & l'on apperçoit, dans le fond, les Habitants de la campagne, fatigués des travaux de la journée, qui retournent à leurs cabanes. *Voyez page* 89.

La petite Vignette repréſente Dorilas & Cydaliſe qui ſe promènent, tandis que le Soleil borde l'Occident. La petite eſpiègle fait la boudeuſe, & ſemble ne faire aucune attention aux aſſûrances de l'amour le plus tendre que lui fait ſon Amant. Elle ordonne au petit Lubin ſon jardinier, d'arroſer un Lys ſuperbe, qu'elle diſtingue ſur toutes les fleurs, dont les branches ont été flétries par la chaleur du Jour.

La cinquième Figure, qui eſt à la tête du quatrième Chant, repréſente la funeſte rencontre que fait l'infortuné Sylvius, à l'inſtant où il couroit revoir ſon Amante pour unir ſes deſtinées aux ſiennes. *Voyez page* 139.

La petite Vignette repréſente le petit Dorilas retiré ſous une Grotte, éclairé par le petit Jacinte ſon confident, & occupé à lire le bil-

let que lui a écrit ſon Amante, pour l'inviter à ſe rendre dans ce lieu. Tandis qu'il eſt occupé à cette lecture, la Belle à demi voilée, vient le ſurprendre, & la Lune prudente cache ſa lumière par un voile de nuages.

Ces détails pourront fort bien paroître peu néceſſaires, attendu l'intelligence ſubtile que les Artiſtes habiles ont sû répandre, tant dans la compoſition que dans l'exécution de tous ces tableaux. Mais on aſſure ne les avoir donnés que pour éviter à quelques perſonnes la peine de les deſirer inutilement.

PREFACE.

Il n'eſt aucune partie du monde où le tableau harmonieux de la Nature toujours active, ne ſoit le ſpectacle le plus ſéduiſant & le plus puiſſant pour émouvoir & charmer l'âme, qui ſe repoſe avec attention ſur les prodiges continuels qu'elle opère. Dans tous les tems, on a vû des hommes doués d'un ſentiment exquis, éprouver l'enthouſiaſme le plus ſublime & le plus fécond à la vue des prodiges ſucceſſifs de la Nature : leurs génies s'allumoient à ſon feu ; & leurs chants toujours agréables, toujours applaudis, nous font éprouver encore aujourd'hui, une partie de l'extaſe dont ils étoient ſaiſis en les compoſant.

C'EST à ces inſpirations pures & profondes que nous devons nos plus agréables Ouvrages, nos Eglogues, nos Paſtorales, nos Idilles, & une multitude de bagatelles charmantes qui n'ont pas été recueillies avec aſſez de ſoin. Depuis les Georgiques fameuſes, combien en avons nous vû d'autres qui les égaloient bien en chaleur & en génie! .....

CHAQUE Nation a eu ſes Héros & ſes Chantres, dont elle conſerve chèrement la mémoire; mais il eſt des ſols & des climats où telle Muſe ſemble mieux ſe plaire que telle autre; on eſt quelquefois tenté de croire que le Dieu du Génie & du Goût leur a partagé le gouvernement du monde Littéraire. On voit les Muſes tendres, voluptueuſes & languiſſantes, gouverner le génie des Peuples du Midi de l'Europe, tandis que

les Muſes dramatiques, lyriques & pindariques inſpirent le génie des Peuples du Nord. Toutefois on peut, ſans impiété, croire qu'elles ſe font des viſites réciproques, ou bien que les limites de leur ſéjour ne ſont pas rigoureuſement marquées; car on a remarqué qu'il n'eſt guères poſſible qu'une d'elles puiſſe ſubſiſter ſeule, & ſans le ſecours de quelqu'une de ſes ſœurs; &, bien plus, qu'il eſt une Nation ingénieuſe, chez qui toutes les Muſes trouvent des admirateurs & des autels, & où très fidèlement ſe ſont établies les Muſes tragiques & dramatiques.

Cependant l'Allemagne, pour être moins favoriſée du Dieu du Goût, n'a pas moins vû naître dans ſon ſein un grand nombre de Génies, qui ont fait des efforts étonnants pour for-

mer le goût de leur Nation ; mais, comme ils ne le poſſédoient pas eux-mêmes, leurs tentations furent vaines, & leurs Ouvrages n'ont pû ſouffrir l'épreuve du ſiècle ſuivant.

Tout eſſai eſt informe : &, de la ſimple perception aux plus belles idées que puiſſe créer une imagination féconde & ſuivie, il y a une diſtance immenſe qu'il eſt quelquefois impoſſible à l'eſprit de franchir. La Littérature a eu en Allemagne, comme partout ailleurs, un commencement foible, des accroiſſements lents, & quelquefois des paſſages convulſifs. Elle fut enfantée par des eſpèces de Troubadours, nommés Mineſængers, qui vivoient dans le treizième ſiècle, & qui parurent comme des comètes au milieu de l'ombre. Leur nombre étoit grand & leur condition fort élevée : mais comme

le rang ne peut influer ſur les productions de l'eſprit, & que leurs Ouvrages, inſpirés par l'inſtinct de la Nature, avoient bien plus de naïveté que de goût, ils tombèrent peu à peu, & la Nation paſſa près de deux ſiècles, enſevelie dans la nuit de l'Ignorance, d'où eſſaya de la tirer le grand Opitz.

Cet Homme, célèbre pour ſon tems, eut des admirateurs & des imitateurs aſſez eſtimés; mais, comme ces Auteurs tenoient encore du chaos & du déſordre d'une imagination errante, les étincelles de génie qui étoient dans leurs Ouvrages furent aiſément étouffées par le reſte du mauvais goût qui étoit auſſi.

Du bien au mieux, on croit qu'il n'y a plus qu'un pas à faire, & ce fut préciſément en le faiſant que s'égarèrent un

grand nombre d'Auteurs. Rien n'étoit plus ridicule que leurs productions : on auroit pû croire que le bon goût les faiſoit d'abord paroître, pour faire voir tout ce qu'il y a de giganteſque & d'extravagant, de biſarre & d'entortillé. Enfin ſi quelqu'un demandoit un point de comparaiſon, on lui diroit que le ridicule Colletet, Protégé du Cardinal de Richelieu, auroit été un grand maître, près de ces Auteurs.

QUELQUES regards attentifs, jettés ſur les bons Ouvrages de Littérature Françoiſe, ſuffirent pour faire ſentir aux Allemands tout le travers des Ouvrages qu'ils admiroient. Ils connurent le bon goût; &, frappés de ſa lumière, ils crurent pouvoir, du premier eſſai, imiter leurs modèles. Ces novateurs étonnèrent le Public par la ſingularité du ton qu'ils prirent &

par

par la nouveauté des objets qu'ils préſentèrent : cependant ils furent peu goûtés, parce que leurs Ouvrages étoient encore mal en plan, & d'ailleurs tachés du bizarre qui avoit enfanté leurs idées premières.

PARMI ces Réformateurs, parurent Breitinger & Bobmer, deux ſavants Critiques qui donnèrent de fort bonnes leçons ſur l'Art poétique, qui réuſſirent peu, parceque la Critique ayant ſa marche particulière & calculée ; bientôt, avec un petit nombre d'obſervations, elle compoſe un ſyſtême étroit dans lequel elle circonſcrit tout Art & toute production. Or, comme le goût de ces Maîtres étoit porté vers la Poéſie pittoreſque, ils penchèrent de ce côté ; & les Elèves qu'ils formèrent, malgré la force de l'expreſſion, la multitude des images & le brillant de leurs tableaux

ne purent jamais rendre la ſimplicité des Graces, ni la naïveté du Sentiment; ils peignoient à l'eſprit, mais point du tout au cœur : ils n'étoient encore ni dans la nature ni dans la vérité.

Au milieu de la troupe des Beaux-eſprits, qui vouloient eſcalader le Parnaſſe en contrefaiſant les Rouſſeaux, les Chaulieu, les Boileau, on diſtingua des hommes ſupérieurs qui joignoient à la connoiſſance des Grecs & des Latins, une étude profonde de la Nature & du Sentiment. Le Public ne s'y trompa pas, il diſtingua les Cramer, Gellert, Giésèke, Rabener, Klopſtock & Urtz, les Schmidt, Haller, Schlegel & Zacharie, de ces génies enthouſiaſtes & factices, qui n'avoient qu'une imagination forte, des mots ſonores & pompeux, & des deſcriptions piquantes & hardies.

Ces hommes de génie donnèrent à la Littérature Allemande un grand nombre de productions en tout genre; à l'exception néanmoins du dramatique, dans lequel le seul Klopstock a réussi en donnant sa Tragédie, intitulée *La Mort d'Adam*; mais, dans tous les autres genres de Littérature, l'Allemand possède des Maîtres qui peuvent être comparés aux meilleurs Auteurs François, & même qui pourroient se soutenir auprès des Anciens qu'ils ont si fructueusement médités.

Plusieurs Traducteurs ont essayé de nous faire connoître les beautés que renfermoient les Ouvrages de quelques-uns de ces Maîtres, mais tous n'ont pas également réussi, & même quelques-uns ont indisposé leurs Lecteurs, autant par le mauvais choix qu'ils ont fait des pièces qu'ils traduisoient, que par le froid qu'ils

ont laiſſé régner dans leurs traductions : d'où il eſt arrivé que le Public étranger s'eſt trouvé bien peu d'accord avec le Public national.

PARMI le nombre des Poëtes Allemands qui ſe ſont rendus célèbres, on remarque aiſément M. Zacharie, dont les Poèmes Héroï-comique font le plaiſir des gens de goût. Les ſujets en ſont auſſi originaux que les caractères ; & la ſatyre adroite, aidée du ſel de la ſage plaiſanterie, en fait des Ouvrages très agréables. D'ailleurs il y a une obſervation à faire en faveur de ces Ouvrages, c'eſt que la plupart des perſonnages qui font le jeu des petits Poèmes de notre Auteur, ſont de ſon invention, & ne doivent leur exiſtence qu'à ſon imagination & aux caractères neufs, plaiſants & agréables qu'il a ſû leur donner. D'après quoi on

peut juger du génie de l'Auteur par l'adreſſe qu'il faut pour ſoutenir & caractériſer des êtres qui n'agiſſent point ſur les ſens, & que tout Lecteur ne reconnoît & n'adopte qu'avec une eſpèce de peine; d'où il arrive encore que ces Poéſies traduites dans une autre Langue perdroient une grande partie de leur mérite, & même pourroient bien être mépriſées de quelque Nation, préciſément en proportion de ce que l'eſprit & le goût de cette Nation ſeroient plus ou moins éloignés de celui pour laquelle l'Auteur a écrit ſes agréables Poéſies.

Il n'eſt pas poſſible de faire les mêmes reproches au Poème des Heures du Jour, que l'Auteur a compoſé dans un âge fort tendre, qui a été admiré de tout le monde, & qui généralement plaira encore ſous telle Langue qu'il ſoit traduit. Par-

tout, dans cet Ouvrage, on reconnoît le tableau de la Nature & le crayon d'un Examinateur Poëte, qui rend ſes effets & ſon accord harmonieux avec une chaleur & un enthouſiaſme qui paſſent aiſément dans l'âme. On reconnoît dans la plupart de ſes deſcriptions, cette prodigalité d'images, qui peut le mieux repréſenter le déſordre & la fécondité de la Nature : il peint tous les objets & ſe plaît à tout décrire ; mais il le fait d'une manière qui ne mène point à la ſatiété, & qui laiſſe au Lecteur le plaiſir d'en deviner encore. Quelquefois, parmi la multitude de ſes images, il en eſt quelques-unes qui ſont triſtes, déſagréables & mêmes outrées ; mais que l'on y prenne garde, elles ne ſont pas placées ſans art, elles ſervent de repouſſoir à d'autres parties qu'il a eu intention de faire valoir.

On ſait que tout Traducteur admire ſon Auteur, même s'admire en lui, & qu'il ne ſouffre pas aiſément que l'on n'entre pas dans ſon idée & dans ſon goût. Mais, dans le Poème des Heures du Jour, on ne peut nier que le Poëte n'y ait mis le coloris de l'inſtant & la Poéſie la plus propre à rendre le moral & le phyſique de ſon ſujet. Il a peint le Matin frais, paré de fleurs, animé du chant des oiſeaux, & éclairé par une lumière douce & tranquille. Enſuite, montant ſon coloris & ſon chant, il nous a fait en quelque ſorte, ſentir l'ardeur du Midi, par l'éclatante lumière qu'il donne & par le vague des objets que produit l'accablement de la chaleur qu'il laiſſe ſur la Terre. De-là, il conduit le Spectateur, par une gradation inſenſible, au plaiſir & au repos que le ſoir amène; ce qui contraſte très bien avec le mouve-

ment, le trouble & la fatigue du Midi. Puis après, vient ſon dernier chant : Semblable à la Nuit, dont il eſt la peinture, ſes figures en ſont plus triſtes & moins agréables; & cependant on ne peut ſe refuſer au plaiſir de ſuivre l'Auteur dans toutes ſes idées & ſes deſcriptions. Quelques perſonnes ont cru y trouver des images hideuſes & des ſcènes effrayantes: mais ces perſonnes ſont convenues qu'elles étoient dans le coſtume de la Nuit que l'Auteur avoit eu deſſein de repréſenter. D'ailleurs il faut ſe ſouvenir que c'eſt une traduction, & qu'il y a ſouvent une grande diſtance entre les goûts & les amuſements de deux Nations qui ſont cependant très voiſines.

QUANT au caractère de l'Ouvrage, ce n'eſt pas préciſément un Poëme champêtre ni philoſophique; c'eſt, ſi on oſe

le dire, un Poème extatique, dans lequel l'Auteur, transporté sur les aîles de l'Imagination, se plaît à décrire tout ce qu'il croit propre à émouvoir le sentiment, & à frapper l'âme par les images vives & agréables qu'il puise toujours dans le spectacle de la Nature; car jamais la Nature & l'idée du Créateur ne sortent de son point de vue: ce qui jette sur son Ouvrage un vernis de piété qui ajoute encore à sa grandeur.

QUELQUES Critiques pourront remarquer, dans cet Ouvrage, des redites, des superfluités & des profusions qu'ils appelleront fatiguantes: ils reprocheront au Traducteur de ne les avoir pas élaguées; mais il leur répondra que c'est pour avoir voulu laisser à l'Ouvrage un peu de son originalité, & que s'il eût été

totalement franciſé, il auroit peut-être été défiguré au point que ſon Auteur ne l'auroit plus reconnu. Pour la traduction, ſi elle n'eſt pas la plus exacte, elle eſt la plus vraie poſſible; & c'eſt pour cela que l'on pourra y reconnoître les extraits qu'un des meilleurs journaux de la Nation a donnés de cet Ouvrage, lorſqu'il parut en Allemand. Pluſieurs perſonnes de goût deſiroient le voir imprimé en François, & ce ne ſera pas ſans plaiſir qu'elles verront le goût répandu dans les ornements qui embelliſſent cette Edition; ils applaudiront au génie du Deſſinateur, & au talent ſupérieur du Graveur, qui a donné à la ſuite de ſes Planches une vérité & une juſteſſe d'inſtant, qui les fera préférer à des Ouvrages beaucoup plus étendus.

O Zacharie! je lirai ſouvent ton

Poème, & j'irai enſuite contempler la Nature qui t'a inſpiré & que tu imites ſi bien. C'eſt avec une confiance agréable que j'abandonne ta réputation & ta gloire au tact & au goût de chaque Lecteur ; s'il en eſt quelques-uns à qui tu déplaiſes, je les plaindrai comme des infortunés qui n'ont jamais éprouvé le plaiſir que la Nature fait couler dans l'âme de ſes Obſervateurs.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, un Manuſcrit intitulé : *Les Quatre Parties du Jour : Poème traduit de l'Allemand de Zacharie.* Et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Donné à Paris, le 19 Novembre 1767.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur ***, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Les Quatre Parties du Jour : Poème traduit de l'Allemand de Zacharie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos

Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par-tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformé-

ment aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte-Normande, &

Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le ſeizieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept, & de notre Régne le cinquante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1753, fol. 425, *conformément au Réglement de* 1723 ; *qui fait défenſes, Article XLI, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement ; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 9 Mai* 1768.

GANEAU, Syndic.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.

Pag.	*Lig.*	*Fautes.*	*Corrections.*
47	18	ſe fait remarquer	ſe fait aiſément remarquer
50	13	ces chants	des chants immortels
52	9	& la bleſſe de	& la perce de ſon dard
55	14	ſeul arbre dans	ſeul arbre élevé dans la
60	21	en faiſant des	en ſe faiſant des
76	6	il attend que l'étoile	il attend, pour prendre ſon repos, que l'étoile
114	21	faites efforts	fais tes efforts
157	6	& tourner la Terre	& la Terre, tourner autour

LES

TAYLOR INST.
OXFORD

Ch. Ricon inv. *C. Baquoy Sculp.*

Ch. Eisen inv. C. Baquoy Sculp.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

ARRIVEZ, conſolante Aurore, fille aînée du Jour; deſcendez de vos côteaux dorés dans ces vallées languiſſantes : ſous vos pieds de roſe, le gazon va ſe rajeunir, & les boutons humides dont il eſt couvert vont ſe transformer en rubis étincelans. Déja, la muſique d'un bois animé ſalue votre retour; & le réveil de la Nature

s'annonce par des cris de joie multipliés. O Muſe, qui fis entrer le Poète Anglais dans le palais des Saiſons, je vais chanter les Saiſons du Jour; conduis-moi à la cour de la brillante Matinée: fais que je voie les heures qu'elle gouverne, ouvrir les portes de cryſtal de ſon palais, au devant du char de l'Aurore; les pleurs couler des joues de cette Déeſſe, & l'époux de Thétis ſortir à regrèt du lit des Nayades.

Et toi, Geſner, l'honneur de l'Amitié, toi, de qui l'âme ſeroit encore aſſez grande ſans les dons du Génie; toi, que les chants de l'immortel Thompſon ont ſi ſouvent plongé dans des extaſes profondes & raviſſantes; quand tu contemplois la face riante du Printems, aſſis à l'ombre des tilleuls, ou bien ſous l'épaiſſeur des maronniers, ne ſentois-tu pas une délicieuſe volupté ſe gliſſer dans ton âme, augmenter le nombre de tes ſens, & l'empire de ta raiſon étoit-il alors aſſez puiſſant pour préſerver ton cœur du charme de l'amour, que le chant mélodieux du roſſignol inſpire? Ne ſois pas plus ſévere à mon chant, prêtes l'oreille à mes vers, & daignes encourager mon audace par un ſouris gracieux.

Déja, la Nuit ſilentieuſe fait ſigne de ſon ſcèptre de plomb aux enfans de l'Ombre : ils quittent le ciel, & ſe précipitent à ſa ſuite dans les cavernes qui ſont aux extrémités de la terre ; le voile de nuages, dont la Nature s'étoit enveloppée, ſe releve inſenſiblement, & ſes plis ondoyans ſe raſſemblent ſans bruit : le feu des étoiles eſt entièrement effacé, la gracieuſe Avant-courrière du Matin brille ſeule dans les plaines du ciel : les derniers Songes agitent leurs aîles bigarrées ſur la tête des humains. Alors l'Imagination prend ſon panache & s'élance dans ſa carrière : errante, & toujours incertaine dans ſon vol, elle s'éleve dans les champs de l'Ether d'où elle ſe précipite dans des cavernes affreuſes à travers des rochers hériſſés de pointes & des flots mugiſſants. Tantôt, l'Extaſe la tranſporte dans des prairies riantes & lumineuſes, où elle entend la voix des Syrennes & s'aſſied à la table des Dieux & des Fées ; tantôt, elle arrive par des déſerts horribles à des tombeaux antiques, où, ſe nourriſſant d'idées mélancoliques, elle ſe couvre de crêpes & de lambeaux funèbres, juſqu'à ce que le Matin diſſipant ſes phantômes, un

TAYLOR INST. OXFORD

bruit léger vienne la tirer de ſon égarement, & inviter l'Homme à ouvrir les yeux aux doux rayons de la lumière naiſſante.

Le Crépuſcule chaſſe devant lui les ténebres qui couvroient le payſage; les côteaux garnis de bois élevent leur tête au-deſſus de l'horiſon; le dos bleuâtre des montagnes ſe détache & s'aggrandit aux yeux du voyageur matineux. Les fleuves brillants dans l'obſcurité roulent des flots luiſants à travers des prairies fumantes; quelquefois, lorſque la terre courroucée refuſe d'ouvrir ſon ſein aux perles de la roſée, tout eſt couleur d'argent : & le voyageur arrivé ſur la pente de la montagne, s'arrête un inſtant, en voyant des prairies immenſes confondues avec le fleuve qu'il fait paſſer au milieu d'elles. Mais bientôt cette couleur argentée diſparoît, & fait place à la verdure ordinaire des campagnes. On voit les tours & les clochers de la ville encore endormie, à demi cachés par les nuages fumants qui les enveloppent, & l'humble cabane ſe dégager inſenſiblement de l'ombre des ormeaux qui l'entourent. L'allouette part du ſillon humide, & ſe promene dans les airs : elle eſt la première qui annonce les

approches du jour par un chant d'allégreſſe & de triomphe. Auſſitôt le peuple des oiſeaux s'éveille en gazouillant, ſecoue ſes aîles, & ſautille plein de joie ſur des rameaux chancelants. Un doux prélude, ou plutôt un ſilence attentif, prépare au concert univerſel qui va partir des bois, au premier regard du Soleil. Il ſe cache encore, mais on voit qu'il approche. L'Aurore preſſe ſes chevaux dociles; elle éteint avec ſon aîle [illegible]ur de roſe les plus vifs flambeaux du ciel, & peint les nuages de jaune, de verd & de pourpre. Déja, l'aigle impatient s'élance d'un vol rapide dans la haute région de l'air : il veut offrir au Soleil le premier hommage des habitans de la terre. Le vautour & le milan quittent leur retraite obſcure & le ſuivent de loin, tandis que l'épais bataillon des chouettes & des hiboux, agitant ſes aîles autour des rochers entr'ouverts, fuit, en jettant des cris lugubres, l'éclat du jour qui le bleſſe. L'hirondelle recommence à tracer des cercles dans les airs, elle ſe plaît à dorer ſes aîles bleuâtres aux premiers rayons du Soleil. Le cerf ſe retire lentement à travers la prairie, pour ſe rendre dans le bois : il craint l'éclat du jour & la pré-

fence importune du laboureur qu'il croit déja entendre de loin ; toutefois ce n'eſt qu'à regret qu'il ſe retire, car il ſe retourne ſouvent pour regarder les champs enſemencés qu'il vient de dépouiller. Le liévre timide ſe retire auſſi dans la remiſe, & le corbeau d'un vol peſant quitte la cîme touffue des vieux chênes, pour regagner les champs voiſins.

Le berger ſoupirant ouvre les barrières de la claie : le bélier ſort le premier à la tête du troupeau qui le ſuit en bêlant ; & le chien fidele, marchant à côté de ſon maître, ferme l'arrière-garde. Cependant une partie du village dort encore dans ſes cabanes couvertes de mouſſe & de chaume ; le coq, perché au plus haut de l'échelle, annonce pour la derniere fois l'heure du travail. Le laboureur ſe leve en ſecouant les pavots du ſommeil, puis il attele à ſa charrue, préparée de la veille, le couple ruminant qui offre tranquillement ſon large front au joug ; il marche lentement à ſon arpent, & reprend les ſillons qu'il a déja commencés. Il va renouveller un rude travail, mais auſſi il va jouir de toutes les ſcènes raviſſantes du jour : déja même

il eſt amuſé par le chant de l'allouette qui voltige autour de lui, & ſemble l'inviter à commencer ſon travail.

Le Soleil s'avance, les rideaux de pourpre de ſon trône d'or s'écartent de part & d'autre. Le Roi du Jour paroît enfin, & ſes regards s'étendent ſur toute la nature.... Que l'imagination vole dans ce moment d'une aîle hardie, juſques ſur les bords du tranquille Océan, ou qu'elle s'éleve ſur la cîme du promontoire pour contempler l'eſpace immenſe de cette plaine liquide éclairée par le Soleil du Matin. Les chevaux du Soleil s'élancent du ſein des flots azurés, ils ſecouent leurs crins humides, ils brûlent de courir leur carrière enflammée; une vapeur céleſte s'exhale des boucles parfumées du Dieu du Jour, & ſe change en perles précieuſes dans le ſein des conques d'émail qui s'ouvrent pour les recevoir. Les habitants de l'onde élevent la tête au deſſus de la ſurface des flots, & viennent ſaluer le Pere de la Nature. Tout eſt ciel & eau; mais la lumière anime ces plaines & ces voûtes immenſes, la majeſté & la joie regnent au milieu du calme & du ſilence; ſpectacle unique qui jette l'âme

dans une admiration tranquille & délicieuſe.

Dans le lointain d'un horizon ſans borne, paroît une citadelle flottante que l'œil peut à peine diſtinguer ; elle s'aggrandit en avançant, ſes voiles s'enflent dans le verre obſervateur : déja, on reconnoît le pavillon & les bandèrolles qui voltigent au haut du mât chancelant ; le vaiſſeau redoutable paroît dans toute ſa grandeur aux yeux étonnés ; il approche encore, il ſalue le Fort qui lui répond coup pour coup ; & le bruit de ſes foudres, qui annoncent également ou la paix ou la guerre, va ſe répéter avec fracas dans les cavernes des îles lointaines.

Cependant que les derniers replis du rideau ſont relevés, la vaſte ſcène du monde brille d'une clarté qui en fait ſortir toutes les beautés à la fois ; tout nage dans un torrent de lumière, & l'œil enchanté ſe repoſe ſucceſſivement ſur mille décorations animées ; chaque plante éleve ſa tête ornée de rubis éclatans, & ſemble s'étendre vers le Soleil ; tout ce qui a une voix célèbre le retour du Soleil, toute la Nature forme un concert de louanges, & le parfum des fleurs monte comme un encens ſacré que la terre offre au Ciel.

O ſpectacle magnifique!.... Que ne puis-je tremper mon pinceau dans les couleurs de l'Aurore, pour te peindre aux yeux des mortels!... La Nature abattue languiſſoit dans les horreurs de l'ombre, tous ſes charmes étoient engloutis dans le ſilence : ſemblable à la Mort ténébreuſe, la froide Nuit étendoit ſes larges aîles ſur la terre engourdie; mais le Soleil arrive à-peine dans ſon char de triomphe, que l'ombre, le ſilence, la frayeur & le ſommeil fuient vers l'Occident; ſa chaleur bienfaiſante pénètre toutes les créatures, la Nature ſemble reſpirer en recouvrant ſa chaleur & ſes forces.

Oh! comment les mortels ne t'auroient-ils pas adoré, puiſſant Dieu de la lumière!... Pouvoient-ils, ſans crime, ne pas ſe proſterner devant ta face rayonnante!... Quand, ſur les bords du bruyant Hydaſpe & du Gange rapide, les mages revêtus de robes blanches t'invoquent ſous le beau nom de Mythra; quand le noir Afriquain te reçoit au milieu de ſes danſes ſacrées & avec des cris de joie; quand le Péruvien zélé pour ton culte, te révère par des offrandes pieuſes; devons-nous blâmer ou punir le culte de ces

peuples? N'eſt-il pas plus digne de l'homme, que l'uſage honteux de brûler de l'encens, & d'immoler des victimes humaines, devant des monſtres inanimés?..... Que l'Orient chante des hymnes en ton honneur, ô Monarque du Jour!.... Rayonnant écoulement du trône de l'Éternel, ſource des biens qui couvrent chaque jour la terre d'une parure nouvelle : c'eſt de toi que découlent, comme un torrent, la nourriture & le plaiſir de tant d'eſpeces de créatures innombrables. Depuis l'homme, cet être monarchique, juſqu'au vermiſſeau qui rampe dans la pouſſière, tout puiſe la vie à ta ſource intarriſſable; les heures tracent autour de ton trône des cercles meſurés par des ſons harmonieux, & le cortége des Saiſons forme une marche reglée à la ſuite de ton char. A peine le Printems aſſis ſur l'aîle des Zéphirs, vient-il de répandre des fleurs ſur la terre, à peine a-t-il embelli les champs de ſes dernières couronnes, que l'Eté monte ſur ſes courſiers ardens, & tire de ſon carquois d'or les flêches les plus perçantes : elles traverſent les flancs de la terre; la campagne jaunit, les mûrs épis pendent ſur leur tige délicate, & les pommes

ſe teignent d'incarnat & de couleur de feu. Mais bientôt l'Automne prodigue deſcend ſur des nuages féconds, répand ſa corne d'abondance remplie de fruits mûris & de raiſins enflés; enſuite, après avoir déchargé les arbres fatigués, elle réjouit par des pluies délicieuſes les campagnes peuplées qui retentiſſent de cris de joie & de chants d'allégreſſe, juſqu'à ce que le bruyant Hyver arrivé ſur des flocons de neige, chaſſe les contagions mortelles, ranime les champs épuiſés, & porte avec les ouragans & les tempêtes, des tréſors de force & de ſanté.

Mais, qui peut t'avoir placé dans l'eſpace immenſe, ô Ame de ce monde? .... Quelle main verſa des millions de ſoleils comme autant d'étincelles rayonnantes du feu éternel pour éclairer des mondes innombrables, & pour donner la vie à des infinités d'êtres & d'habitants? ... O Muſe! mon aîle fatiguée ne peut atteindre à ces hauteurs où l'aigle Britannique ſe baigne dans des flots de lumière. Les hymnes de l'immortel Thompſon peuvent ſeules, ô Soleil! égaler la rapidité de ton char. C'eſt à lui ſeul qu'a été donné la force de chanter l'objet le plus élevé de la

Nature, nulle autre mélodie ne peut être comparée à la ſienne. Mais pourquoi, lorſque toutes les voix de l'univers s'accordent à célébrer l'Auteur de tant de merveilles, l'homme ſeul reſte-t-il muet? Que vois-je? Sans être effrayé de l'image de la mort qu'il vient de quitter, l'homme ſe leve & ne rend point graces au Créateur tout-puiſſant qui le conſerve à la vie!.... Eſt-il donc lui-même un Dieu, pour ſe croire indépendant?.... Non: Je vois des mains s'élever vers le ciel, & des genoux ſe fléchir devant le Créateur. Que toute la terre paſſe du ſommeil à l'adoration; que l'âme, ravie du ſpectacle de l'Aurore, tombe dans une extaſe profonde; où, contemplant toutes les merveilles ſenſibles, elle ne voie dans toutes choſes que la main du Créateur mille fois reproduite.

O Muſe bienfaiſante! tranſportes-moi ſur cette montagne couverte de bois, pour aſſiſter à l'entrée triomphante de l'Epoux de la terre; conduis-moi ſous ces feuillages ſacrés où la frayeur inſpire la piété, que mes premiers ſoupirs s'élevent au ciel avec l'encens du matin..... Me ſuis-je éveillé moi-même? eſt-ce ma main qui

a pû r'ouvrir mes paupieres que le prélude d'un ſommeil éternel avoit fermées ſi puiſſamment ? .... Commandois-je à mon âme errante, comme hors de moi ? .... Non : je reconnois la main ſecourable qui a daigné conſerver mon être ; &, reſtant dans une muette extaſe, la dévotion me ſaiſit & m'éleve ſur ſes aîles ardentes juſqu'à la hauteur des nuages. Tout l'hémiſphere ſe développe à mes regards ; des nations, à côté des nations, célèbrent le Dieu du ciel par des cantiques multipliés. La tymbale retentiſſante, la cloche ſonore, le cor bruyant & l'orgue harmonieux ſe font entendre du haut des pagodes & des égliſes, dans les moſquées & les ſynagogues ; les langues de cent peuples, les chants de mille ſectes invoquent le Souverain des eſprits & des mondes.

O ÉTERNEL ! devant qui les trônes s'abaiſſent, reçois les vœux & les hommages de tes créatures : entends les ſoupirs du Sauvage errant qui, les bras étendus vers toi, brûle d'une dévotion plus pure que celle de ces hypocrites Chrétiens ſans ceſſe courbés devant tes autels. Tu me vois au pied de ton trône où vont mourir les premiers rayons du Soleil levant : je m'humilie de-

vant toi ; &, pendant que ma harpe accompagne les accens de ma voix, tu pénètres au fond de mon âme pour y recevoir un hommage plus expreſſif & plus digne de toi. Que mes yeux ne voient jamais l'Orient environné de la pourpre du matin, ſi mon cœur ne s'éleve auſſitôt pour t'offrir mes foibles hommages ; ils monteront vers toi, & tu m'entendras encore lorſque mes lèvres demeureront dans un reſpectueux ſilence.

Tout brille maintenant d'une égale clarté. Chaque perle de la roſée eſt un miroir où ſe réfléchit l'image du Soleil ; les fleurs épanouies reprennent les couleurs les plus fraîches & les plus vives, de leur calice entr'ouvert s'exhalent des parfums ſuaves & balſamiques ; les bruyeres & les bois retentiſſent des concerts les plus variés ; les paſſereaux gazouillent ſous les feuilles du tilleul, tandis que le pigeon ſe promene ſur le dos penché d'un toît, & pouſſe des ſoupirs roucoulans autour de ſon amante, qui ſe plaît à étaler ſa gorge & à changer de couleur & de parure à chaque pas qu'elle fait. Toute la métairie ſe meut & s'apprête au travail : la jeune fermiere

au visage rond & vermeil, va baigner ses yeux encore assoupis, au cristal d'une fontaine, où les petits poulets qu'elle nourrit avec complaisance l'attendent en sautillant. Le valet la regarde d'un œil avide, & s'élance en riant sur ses chevaux hennissans. La campagne devient plus animée, tout y est en mouvement, que de spectacles variés! Des brebis répandues dans la prairie, des hommes épars au milieu des bleds ondoyans, des émondeurs sur la cîme des arbres, des chevres grimpant sur le dos des rochers couverts de plantes sauvages, des taureaux mugissants dans la plaine, des meres occupées à traire, des enfans qui s'égaient en cueillant des violettes, tandis que l'habitant de la ville dort encore! Il ne voit pas la face riante & gracieuse de nos champs; enseveli dans les ténèbres, il passe la matinée à s'oublier lui-même; de noires images obsedent son esprit échauffé par les fumées de la table & les veilles du jeu, par des affaires importunes, ou par des plaisirs encore plus accablans que les affaires. O vous, précieuses Beautés, qui vous plaignez sans cesse de l'ennui de votre condition & de l'uniformité de votre vie, vous ignorez les

douces alternatives de joie, de plaiſir & d'admiration qu'éprouve celui qui ſe promene au lever du Soleil dans l'épaiſſeur d'un bois agréable, ou qui s'amuſe à contempler dans le miroir d'un étang immobile la fuite des nuages dorés. Que cet heureux ſpectateur plaint les riches habitants des palais, qui paſſent une grande partie de la belle Matinée dans les bras du ſommeil, ou plutôt qui abandonnent leurs eſprits aux preſtiges des vains honneurs, des grandeurs chimériques & des richeſſes aſſerviſſantes : ou, ce qui eſt le plus triſte encore ; qui veillent en livrant leurs ſens aux fatales carreſſesde la Volupté.

La belle Séline, empriſonnée dès ſon enfance dans l'enceinte d'une ville étroite & fermée, n'avoit jamais vû le ciel dans toute ſa ſplendeur & ſa majeſté. Elle ne connoiſſoit les charmes du Matin que par les images de la Poéſie & de la Peinture ; images toujours foibles & muettes, quand elles ne ſont pas prévenues par l'expérience. Enfin l'Amour, favorable à ſon âme ſenſible, lui donna un tendre époux, qui délivra ſes ſens & ſon eſprit d'un eſclavage pour lequel elle n'étoit pas née. Elle ſuivit cet aimable guide dans

des

des régions toutes nouvelles. Elle vit, de la hauteur des montagnes où elle voyageoit, les flambeaux de la Nuit ſe jouer ſur ſa tête, les phoſphores ſe former ſous ſes pieds dans les replis des vallons. Elle regarda vers l'Orient, & l'horiſon s'embellit de toutes les nuances de la pourpre. Elle tourna les yeux du côté de l'Occident, & ſoudain elle vit devant elle l'échatpe d'Iris tendue comme un cercle lumineux, où brilloient à la fois la topaze, l'émeraude, le rubis & l'améthiſte. Oh, quelle pure joie inondoit l'âme de Séline! Son époux, étendu à ſes côtés, étoit plongé dans un ſommeil délicieux, quand le Matin vint rafraîchir ſur ſes joues toutes les fleurs du bel âge. » O, mon bien-aimé, dit-elle en imprimant un baiſer céleſte ſur ſes lèvres entr'ouvertes, éveilles-toi, & vois le ſpectacle dont ta Séline jouit pour la première fois. » Quoi! Tant de beautés avoient été cachées ſi longtems à mes yeux! Que les ſcènes & les théâtres de la ville ſont étroits! Que les couleurs de l'art ſont foibles & ſombres! Que tous les plaiſirs ſont faux près de celui-ci; & combien l'ignorance & la ſervitude m'ont ra-

» vi de véritables délices ? « .... En disant ces mots, la belle Séline laissa couler de ses yeux des larmes de joie, brillantes comme la perle : elle reprit ainsi. » C'est à toi, cher époux, que je dois » la vue de tant de beautés & de merveilles. Oh, » que l'Amour m'a bien servie, en fixant mon » sort loin de l'hémisphère où je suis née! .... » Le ciel & la terre étoient pour moi des objets » perdus ; tu me rends les bienfaits de la nature, » & tu me fais admirer son ordre harmonieux. « C'est alors qu'ils s'embrassèrent avec une tendresse inexprimable, tandis que le Matin prodiguoit autour d'eux ses couronnes de roses pour embellir les faveurs de l'amour.

Mais la Nature n'offre pas toujours des fleurs au réveil des amans. Quand l'Hiver enveloppé de nuages, arrive des montagnes d'Islande, il envoie devant lui l'Aquilon furieux, qui flétrit la parure des campagnes, & couvre les plaines de tourbillons de feuilles enlevées aux arbres des forêts voisines. Alors, l'arrivée du Matin est retardée par de froides vapeurs, qui, s'élevant de la terre fumante, forment des ténèbres grisâtres qui se condensent dans les airs & retombent sur la terre en

brouillards humides. La Nuit ne penſe plus à quitter ſon ſcèptre ; il ſemble qu'elle marche plus lentement & qu'elle ne fait place qu'à regret au Soleil du matin, qui ne darde plus que des rayons obliques & entrecoupés, à travèrs les brouillards tendus comme un voile autour de l'hémiſphère. Il ne jette plus qu'un regard foible ſur les prairies couvèrtes de neige & ſur les bois ſolitaires qui, dépouillés de leurs ornemens, reſtent toute la journée enſevelis dans des ombres bleuâtres. C'eſt alors que le gibier, loin de découvrir le ſalpêtre à l'odorat, vient ſe préſenter à l'affut du chaſſeur, & que les grives pouſſées par la faim, viennent ſe précipiter dans les filets, ou tomber dans les piéges qui les attendent. Oh ! quel triſte ſpectacle de voir ces animaux malheureux, ſuſpendus aux mêmes buiſſons, où ils étoient venus tant de fois chanter le retour du Dieu du Jour ! Le vautour raviſſant contemple cette proie & la dévore d'avance : mais le crin tranchant l'arrête, il eſt lui-même mis au rang des morts ; & le chaſſeur l'attache comme un trophée aux portes du château de ſon Seigneur. Dans ces jours, courts, froids & obſcurs, le campagnard oiſif dort juſqu'aux ap-

proches du Midi ; mais sa femme laborieuse allume sa lampe pour allonger la briéveté du jour : puis elle rôde par la maison, elle appelle ses filles au travail, ensuite elle prépare le déjeûner de ses fils qui se disposent avec peine à reprendre le chemin de l'école, épouvantés qu'ils sont par l'affreuse quantité de neige qui est tombée pendant la nuit. La flutte du berger amoureux ne fait plus retentir la vallée ; les troupeaux, couchés dans l'herbe, au sein de l'étable fermée, dressent les oreilles au fracas des Vents mutinés qui soufflent impétueusement sur le toît, & frémissent autour des portes. Le rapide ruisseau est arrêté, l'enfant sans expérience est tout surpris de le voir à son réveil transformé en un cristal solide ; il s'essaye d'un pied glissant à marcher sur la surface des eaux durcies, jusqu'à ce qu'une chûte rapide lui en ait appris le danger. Dans ces jours si affreux, la solitaire & prudente fourmi ne quitte pas sa retraite pour satisfaire aux besoins de sa vie, elle se nourrit abondamment du fruit de ses travaux & de ses épargnes : mais le corbeau qui n'amasse rien, abandonne les champs durcis & couverts de neige, pour venir chercher sa nourriture à l'abri de

la maiſon du fermier ; quelquefois on le voit errer entre les poules & les pigeons qui, ſurpris de ſa figure, le pourſuivent à coups de bec ; vaine menace, cet ennemi ne les craint gueres, & ils ſont fort heureux ſi aucun d'eux ne devient la proie d'un tel compagnon. Mais, ô ma Muſe ! dois-tu t'arrêter ſur des objets ſi triſtes, tandis que tu peux peindre les charmes de la Matinée du Printems fleuri & de l'Eté doré, ſans pour cela quitter les campagnes pittoreſques, puiſque tout dort encore dans les villes ?

J'apperçois, au loin, des fenêtres étincelantes qui brillent au milieu de la prairie, des tours hautes & ſurmontées de girouettes s'élevent dans l'air, tout m'annonce la demeure du Seigneur du village tranquille. Les jeunes chevaux de ſes attelages ſortent en bondiſſant pour ſe répandre dans la verte vallée. Déja même la jeune Dame du château, dans un appareil négligé, paroît ſur les balcons ; elle vient de s'arracher des bras de ſon époux pour voir paſſer ſous ſes yeux les nombreux troupeaux qu'elle poſſede ; ſa vue anime toute la baſſe-cour, & ſa préſence encourage au travail les plus pareſſeux. Elle ne regarde pas,

comme indigne d'elle & de son rang, le soin de veiller aux travaux des femmes de sa maison, de présider aux provisions de lait, & d'ordonner l'ouvrage du jardin. Elle appelle elle-même, du haut de ses pavillons, les troupes disperſées de ses nombreuses volières; elles se rassemblent à la voix de leur bienfaitrice qui, d'une main libérale, les arrose d'une pluie de grains d'or. Ravie du plaisir que lui ont donné ces innocens animaux, elle retourne au lit de son époux, d'où le Jour n'a pas encore chassé le Sommeil; elle se courbe sur son visage & reste dans une extase silentieuse, elle baise légerement sa bouche vermeille où les Songes riants retracent l'expression du Plaisir; elle apporte dans ses bras un jeune enfant le premier fruit de leur amour; &, le couchant malicieusement à côté de son époux qui sommeille, elle se cache derrière le rideau pour jouir de la plus tendre scène. L'enfant bégayant des mots à demi articulés, entortille ses bras caressants autour du col de son pere, & l'éveille par des baisers redoublés, & par son joli babil. L'époux cherche à tâtons celle qui s'endormit dans ses bras, &, si c'est en vain, il trouve près de lui le tendre re-

jetton qui fait déja l'eſpoir de ſa famille. Il preſſe ſon jeune fils contre ſon ſein, & ſes yeux attendris ſe plaiſent à découvrir dans ſes foibles traits l'image touchante des graces de ſa mere. Celle ci ne pouvant plus contenir ſa joie, s'élance à travers les rideaux, & enleve ſon jeune fils en laiſſant couler quelques larmes délicieuſes de ſon œil amoureux. Cependant l'époux ſe leve, &, légerement habillé, va goûter la fraîcheur de la roſée ſous des berceaux fleuris où ſa tendre épouſe ne tarde pas à ſe rendre. C'eſt de-là qu'ils aiment à s'égarer dans un parterre garni de tapis émaillés de fleurs; c'eſt parmi des entretiens que le ſpectacle de la Nature aſſaiſonne d'une pure volupté, qu'ils voient le Soleil monter ſur l'horiſon. L'époux détache une roſe de ſa branche épineuſe, & la préſente en ſouriant à ſa jeune épouſe auſſi belle que le Matin : elle en décore ſon ſein palpitant, elle s'appuie avec langueur contre ſon bien-aimé, & ſon ſilence exprime l'amour & la pudeur. Oh, que ſon viſage devient ſombre! lorſque des ſoins économiques appellent au loin cet époux vigilant pour préſider aux travaux de la campagne. Alors, il monte ſur un courſier vi-

goureux & la quitte avec vîteſſe. Elle fixe ſes yeux attendris ſur le chemin qu'il vient de parcourir, juſqu'à ce que les rideaux tortueux des côteaux contournés le dérobent à ſes regards.

Tels ſont les Plaiſirs innocens que le Matin amène dans les campagnes, tandis que le Luxe & la Pareſſe enchaînent encore les habitans des cités opulentes dans une Nuit oiſive. Mais, non, le repos des citadins eſt troublé par le cahos importun des marchés. De tous les villages voiſins, le peuple aborde aux portes de la ville, chargé des tréſors de la campagne. Telle on voit une longue fourmillère à la fin d'une moiſſon s'empreſſer de remplir ſes greniers. La fraîche Bouquetière & la Fruitière riante marchent d'un pas léger ſous le brillant fardeau qui couronne leur tête; elles arrangent leur coëffure avant que d'entrer dans la ville, & la coquetterie ne manque pas de rabattre & de ſecouer leur jupe couverte de pouſſière. Le coloris de leur teint animé par la marche, ſe fait remarquer aiſément: les ſentinelles poſtées aux portes, les agacent en paſſant; mais elles continuent leur chemin, toutes fières des deſirs que leurs appas ont pu donner aux ruſtiques ſoldats.

Le bruit & le tumulte augmentent insensiblement dans les rues peuplées, l'ouvrier laborieux entonne d'une voix enrouée son cantique favori entrecoupé de jurements affreux & de coups de marteau redoublés. Les boutiques des marchands s'ouvrent avec fracas, & les portes frémissent sur des gonds rouillés; des milliers de voix remplissent l'air d'un murmure confus & discordant, & les cris des animaux se mêlent au bruit des querelles de la populace. Mais, quels tristes objets se présentent à ma vue! Ma Muse recule devant ces lieux souillés de sang, où palpite l'innocent agneau enlevé à la prairie où il bondissoit près de sa mere. Le marchand avide de gain, l'a vendu pour être immolé à notre appetit. Le laboureur ingrat a livré à la mort l'utile taureau qui traçoit ses sillons; &, comme il n'est point d'animaux qui puissent échapper au carnage, le tendre veau & sa mere féconde sont aussi livrés au boucher sanguinaire qui les conduit à la mort. O, malheureux humains, la faim vous a donné des entrailles de fer!.... Ni l'épaisseur des bois, ni la légereté de ses pieds, n'ont pu dérober le cerf timide au plomb meurtrier du chas-

ſeur. Le daim, atteint du coup mortel, roule de la cîme des rochers au travers deſquels il s'élançoit; le jeune chevreuil montre, encore étendu ſur une table enſanglantée, la plaie mortelle qu'un fer acéré vient d'ouvrir dans ſes flancs. Eh! comment l'homme a-t-il pu s'apprivoiſer au meurtre & à la barbarie, s'ériger en tyran des animaux, & préférer leur ſang au ſuc délicieux des plantes & des fruits! ..... Lucullus nouveaux! votre goût eſt totalement perdu, parceque vous l'avez uſé par le piquant des ragoûts dangereux que les épices hollandaiſes aſſaiſonnent. Vous glorifierez-vous de vos exploits, quand vous forcez les habitans des airs de tomber dans vos embuſcades, & le lapin timide à ſortir de ſon terrier pour tomber ſous vos coups? Au moins, devriez-vous vous contenter du meurtre des animaux qui ſervent à aſſouvir votre faim brutale, & ne pas mettre votre plaiſir à forcer, au ſon du cor, le cerf fugitif à travers les forets retentiſſantes & les plaines effrayées, pour en faire la pâture d'une meute ſanguinaire & affamée. O vous, Maîtres de la terre, n'accoutumez pas aux horreurs de la chaſſe & du carnage, l'hé-

ritier de tant de vaſtes provinces, de peur d'étouffer dans ſon cœur les ſentimens d'humanité, & dans la crainte que la divine compaſſion ne ſorte de ſon âme dès ſa jeuneſſe. Et vous, meres, ſi vous voulez être chéries dans votre vieilleſſe, ne puniſſez point une jeune fille douce & ſenſible, qui vous conjure les larmes aux yeux de ne pas la forcer à plonger le couteau meurtrier dans le cœur du pigeon, ou à déchirer les flancs du poiſſon palpitant. Le bras de la Beauté doit-il ſe plonger dans le ſang? Son cœur peut-il jamais s'accoutumer aux cruautés? Récompenſez plutôt ſes larmes; épargnez à ſes yeux la vue des derniers ſanglots des animaux expirans. Livrez cette âme tendre & compatiſſante aux chaſtes deſirs de cet amant généreux, qui la recherche depuis long-tems; & vous verrez la vertu & la piété ſe perpétuer dans votre race comme un germe céleſte & fécond.

Le Soleil éclaire déjà les peuples du Couchant, il touche au tiers de ſa carrière, & l'on ſommeille encore dans les palais du Luxe & de la Volupté! Enfin, l'épais Tréſorier des rapines publiques, & la Beauté qui les prodigue, ſe traînent en baillant à la table des boiſſons orientales. Les maſcarades

du bal folâtre habitent encore dans l'imagination de la jeune Amaranthe. Les ſoucis & la pâleur ont déteint ſes joues colorées ; un nuage de vapeurs humides environne encore ſes yeux abbattus & plombés : tandis que ſon époux exhale les fumées du vin de Champagne, & les diſſipe par des élixirs d'abſynthe & de citron, elle répare ſon coloris avec des roſes artificielles. Les parfums, les vaſes d'or & d'argent, les pâtes ambrées, les écrins brillans, ſont étalés ſur ſa toilette. Les Amours perfides & les Ris malins voltigent autour du miroir. Un ſilence profond règne dans ce lieu, comme dans un ſanctuaire. Des prêtreſſes offrent à la divinité, tantôt une mouche & tantôt un flaccon. Cependant le viſage ſombre & penſif de la Déeſſe ne préſage encore que des tempêtes. Mais Dorilas qu'elle attendoit, s'avance. Il traverſe, en chantant, les vaſtes appartemens, & ſe précipite en extaſe ſur une main d'albâtre rafraîchie par de l'eau de lavande : il ſe place d'un air paſſionné devant la Déeſſe. C'eſt alors que les mines de celle-ci annoncent la guerre, & ſes ſouris des victoires. Avec quelle négligence malicieuſe elle laiſſe percer mille traits éblouiſſans!

Comme elle affecte de ne pas appercevoir le déſordre de ſon déshabillé! Comme elle repaît des tréſors de ſa gorge les yeux avides de ſon amant! En vain ſa converſation, tantôt enjouée & tantôt ſérieuſe, ſemble cacher le deſſein de ſon cœur. Mille Graces pleines de feu enchantent le héros amoureux. Sûre de la conquête de cet amant, la joie brille dans ſes yeux. Elle écoute ſes éloges avec un air animé, & reçoit ſes hommages avec une langueur, qui préſage plutôt ſa défaite que ſon triomphe. O Germanie! ſont-ce là tes mœurs antiques? Eſt-ce là le tems où les vertus & les armes faiſoient reſpecter ton nom chez tes voiſins? L'Innocence converſoit alors dans les cercles, & la Pudeur coloroit les viſages d'un rouge naturel. Les épouſes & les filles oſoient chanter les droits de la vertu & de la chaſteté ſans tache : le ridicule n'avoit pas encore oſé faire pâlir la vertu & enhardir le vice; l'adultère n'avoit pas reçu le nom honnête de galanterie, la bonne foi n'étoit pas profanée par la politique; alors la probité & l'honneur s'appelloient germaines.

Cependant les filles s'élevoient dans des tra-

vaux utiles, ſous la garde d'une ſage liberté. Elles n'ignoroient pas l'art de peindre les richeſſes de Flore ſur une toile filée de leurs mains, ni même l'art innocent de ſe parer & de plaire. Mais elles ne conſultoient pas les caprices d'un goût immodeſte & d'une mode frivole & paſſagère. La Beauté brilloit des fleurs de la Santé; la Candeur repoſoit ſur leurs lèvres de roſe; l'Equivoque inconnu ne faiſoit pas rougir, & l'Innocence ne couroit aucun riſque à la vue d'une étoffe brillante ou d'une parure nouvelle. Mais, hélas! nous portons ſur nos fronts ſerviles le joug des mœurs de nos voiſins. Ils nous combattent doublement, & par leurs armes & par leurs vices: on a quelquefois vu leurs armes plier devant les drapeaux des Germains, mais leurs vices triomphent encore bien plus ſurement de nous. Ils viennent nous battre juſques dans nos foyers. Leurs Marquis & leurs Beaux-eſprits viennent déconcerter notre gravité & mettre notre vertu en déroute. Nous envoyons encore notre jeuneſſe dans leur capitale, où elle diſſipe ſon patrimoine en vaines parures, & ſes beaux jours dans des plaiſirs empoiſonnés. Heureuſe nation! lorſque la raillerie &

la ſatyre du bel eſprit étranger inſultoient encore à ta ſimplicité, lorſque la franchiſe & la ſévérité de tes femmes étoient les objets de mépris pour ces peuples!.... Ah! ceſſez vos plaiſanteries, peuples ingénieux, nous ne les méritons plus. Nous ſommes bien vos égaux en modes, en délires & en folies..... Mais, ma Muſe, oublierois-tu que le ſage FRÉDERIC a déclaré la guerre au Luxe corrupteur; qu'il l'a enchaîné par des loix dictées par la Prudence? & qu'un roi de Suède, émule de ce grand Prince, l'a totalement banni de ſes Etats, qui un jour béniront la mémoire d'un Prince qui les a délivrés de l'empire d'un ennemi ſi dangereux.

Oſerai-je pénétrer dans l'alcove des Rois, où le Dieu du Jour n'entre qu'à midi? Cependant, dès le lever de l'Aurore, les longues galleries & les vaſtes antichambres regorgent de flatteurs. L'or & la broderie ſerpentent ſur leurs habits, & la Politique maſque tous les viſages. C'eſt là que la Fauſſe-joie entrecoupe ſes éclats de rire par des murmures d'impatience. Enfin l'Aſtre de la Cour & des peuples paroît..... Un long frémiſſement s'empare de tous les cœurs, ſemblable au Zéphir

qui agite les feuilles au lever du Soleil. C'eſt l'inſtant de la Fortune. Des Songes menaçants ont troublé le repos du Courtiſan qui pâlit dans l'attente de ce qui peut lui arriver. Le nouveau Favori vient embraſſer le Rival qu'il a ſupplanté, & lui annonce, d'un air malignement conſterné, ſa chûte qu'il tramoit depuis dix ans. Celui-ci ſe retire le poignard dans le cœur, tous ſes amis détournent la vue ſur ſon paſſage; & l'on entend au loin la déſolation de ſon épouſe & les gémiſſemens de ſa famille. O trois fois heureux celui qui, né ſans ambition, élevé loin de l'intrigue & réſervant toute ſon eſtime pour la vertu, n'attend pas l'heure marquée par le chant du cocq, pour aller ramper aux portes d'un Miniſtre, ou préſenter au veſtibule du Caiſſier opulent un papier baigné de ſes larmes! Heureux, qui ſe trouvant à l'abri de la chicane mercenaire, & libre de l'eſclavage des dignités, paſſe les belles heures du Matin dans la compagnie des Muſes! Délicieux moments! où l'âme dégagée de la fatigue des travaux forcés & des vapeurs de la digeſtion, s'éleve d'une aîle hardie à la hauteur des céleſtes penſées, voit le travail myſtérieux de la terre qui

ſe

ſe couvre de fruits nourriſſants ; les flots de la mer, bercés par les Aquilons, porter heureuſement le navire au Port ; les oiſeaux agiles ſe tenir immobiles dans les plaines de l'Air ; & la Nature entière travailler dans un auguſte ſilence à la reproduction des êtres de tout genre ! Abandonnée à cette douce extaſe, l'âme n entend pas les factions des grands, les troubles de la populace, les attentats du fanatiſme, la fermentation & la cabale des Cours, les gémiſſements d'un peuple que l'on force de cacher ſes larmes, ni les nations ſe préparer aux armes, comme ſi tout leur ſang devoit expier quelque grand crime. Loin de l'affreux ſpectacle de tant de maux & de l'appareil effrayant de leurs remèdes, loin des manœuvres ſourdes & déteſtables que la politique emploie pour détruire l'homme par l'homme, & pour oppoſer la fureur à la fureur, toute âme nourrie dans l'amour du bien général & du bonheur de l'humanité, préfere la converſation ſage & muette des morts au commerce des vivants. On voit l'émule de Pétrarque reſpirer la fraîcheur voluptueuſe du Matin à l'ombre des ormes diſcrèts, autour deſquels le lierre en ſer-

pentant forme des couronnes qui pendent ſur ſa tête. C'eſt là que, le crayon à la main, il deſſine les tableaux variés, que la Nature étale ſucceſſivement à ſes yeux ; c'eſt de-là que ſon imagination s'élance ſur les montagnes dont la cîme eſt perdue dans les nuages, ou qu'elle deſcend dans les cavernes les plus profondes de la terre, où la Nature forme les précieux cryſtaux & les pierres marbrées ; c'eſt de-là que ſon cœur s'émeut & s'attendrit aux plaintes de la tourterelle & au chant du roſſignol ; & que, réfléchiſſant ſur l'ancien état de ſon âme, il verſe des larmes de joie, en goûtant le bonheur de ſa félicité préſente.

O vous ! qui fleuriſſez encore au matin de la vie ; vous, dont les Graces riantes de l'eſprit ne ſont pas encore éteintes par les ſombres nuages de l'Ambition & de l'Avarice ; vous, chez qui le cortège des Soucis & des Projets n'a pas encore chaſſé l'aimable ſociété des Muſes, ne laiſſez pas fuir des heures trop rapides ſans orner votre eſprit des tréſors de la Sageſſe & votre mémoire des images gracieuſes que les Poëtes, inſpirés par les Muſes, vous ont libéralement laiſſées ; que

votre âme embellie par l'étude de la Nature & l'hiſtoire des belles actions, ſe rempliſſe chaque jour de ſentiments héroïques & du céleſte enthouſiaſme de la Vertu, afin que vous puiſſiez un jour réſiſter aux ſéductions de l'exemple, aux revers de la Fortune & au déchaînement de la méchanceté. Avec ce tréſor, vous ſerez riche, quoique privé des dons de la Fortune; &, ſans les reſſources du Génie & du Sentiment, vous ſerez pauvre au milieu des tréſors immenſes, & ſeul au milieu du grand monde.

Daignez auſſi, Beautés oiſives, daignez au moins partager les heures de la Matinée entre la toilette & la lecture; gravez de bonne heure dans vos tendres cœurs, les chants immortels où l'on célèbre le triomphe de la Vertu. Souffrez que l'Hiſtoire officieuſe vous préſente à la fois, & le tableau du cœur humain, & les annales des tems. Que le roman inſipide ſoit banni loin de vous, ainſi que ces livres qui enſeignent le rafinement d'un amour ou plutôt d'une débauche déshonorante; votre cœur eſt trop délicat pour ſe plaire dans le vice. Mais, ſi le goût des Muſes eſt né dans votre âme, gardez-vous qu'un orgueil pé-

danteſque les aviliſſe aux yeux de vos compagnes; ſachez unir le crayon à l'éguille, employez votre eſprit à le cacher; & laiſſez croire à vos rivales qu'elles en ont plus que vous, ſi vous voulez vous en faire des amies. Parlez le langage du ſentiment & de la tendreſſe, comme ſi vous n'aviez jamais lû les Poëtes. Surtout, laiſſez aux hommes courir la périlleuſe carrière des Auteurs, l'Envie eſt aſſez irritée de vos charmes & de vos graces. N'aiguiſez pas la ſatyre contre vos talents; car l'eſprit ne fait pas moins de jaloux que la beauté, & la rivalité des écrivains n'eſt pas moins dangereuſe que celle des femmes. Craignez auſſi que la coquetterie ne s'empare de votre cœur : vous ſeriez perdues alors ; ce monſtre eſt le plus dangereux ennemi de l'innocence ; il trahit cruellement les Belles qui le reçoivent, & la Vanité, qui le ſuit, fait qu'elles dédaignent ſecrettement leurs plus ſages Amants. Mais, ô revers funeſte! .... Un Soupirant obſtiné triomphe enfin des rigueurs de la belle Coquette, & chante quelques inſtants le bonheur qu'il croit trouver dans ſa poſſeſſion. Tous deux enivrés, ils ſe croient heureux.

cependant le charme ſe diſſipe, le ſonge diſparoît, & l'Amour ſe vange. Il rappelle à l'Amant, la vanité, l'inconſtance, & la diſſimulation de ſa Belle ; il la quitte, & livre ſon cœur au remord & au déſeſpoir que lui donne l'accablante idée d'être pour toujours abandonnée.

Prévenue de ces écueils dangereux, & trop ſage pour céder aux preſtiges de la Vanité, faites donc que votre émulation ſe diſpoſe à faire le bonheur de l'Epoux que le Ciel vous deſtine, & à conduire vos enfants dans le chemin de la Sageſſe & de la Vertu. Alors les graces de votre figure, les charmes de vos beaux yeux & les boucles flottantes de vos cheveux brunis, ne ſeront pas les ſeules chaînes qui l'attacheront à vous. Les ornements de votre eſprit augmenteront dans ſon cœur l'empire de la ſympathie ; l'agrément de vos entretiens arrachera ſon âme à la ſéduction des livres, & la compagnie d'un ami ne pourra le dédommager des plaiſirs de votre commerce, & du charme de votre ſociété. Puiſſe une ſi douce félicité

répandre sur la soirée de votre hymen, les riantes couleurs de l'Aurore !

TAYLOR INST.
OXFORD

Ch. Eisen inv. *C. Baquoy Sculp.*

Ch. Bacon inv. C. Baquoy Sculp.

LE MIDI.

Le Soleil eſt maintenant au plus haut point de ſa courſe. Il ſemble s'arrêter un inſtant pour conſidérer & l'eſpace qu'il a parcouru & celui qui lui reſte encore. Le Dieu du Jour eſt ſi brillant alors, que nul mortel ne peut fixer les yeux ſur ſa face rayonnante, ſans être auſſitôt puni de ſa témérité. Il fait ſigne au Midi que le moment de ſon règne eſt arrivé, & repart ſoudain porter ſes feux & ſa lumière aux Peuples Occidentaux. Le Midi deſcend du char éclatant du Soleil, au milieu de la brillante eſcorte des plus lumineuſes heures du Jour, & paroît ſur la terre. Des Zéphirs légers volent en ſifflant autour des joues enflammées de ce Prince du Jour, & rafraîchiſſent

en même tems la terre que ſa préſence échauffe violemment. La Nature qui l'attendoit, le reçoit avec allégreſſe : elle attend, pour préparer un repas à tous ſes enfants, que ce bienfaiſant Meſſager verſe dans ſes mains les tréſors renfermés dans la corne d'Amalthée qu'il a reçue des Dieux, & qu'il apporte avec lui ſur la terre.

C'eſt maintenant que je vais me retirer dans cette retraite obſcurcie par les épais feuillages des chênes antiques, pour y méditer à mon aiſe ſur le ſpectacle brillant que la Nature m'offre en ce moment. Deſcendez, reſpectables Prophêtes, Poëtes ſacrés, du ſommet ou plutôt du Temple où votre eſprit ſe repoſe : venez vers moi, pénétrez mon âme du feu de votre génie ; & toi, Enthouſiaſme divin, toi qui te plais ſi bien dans le ſéjour de la méditation, viens encourager ma Muſe pour qu'elle chante avec dignité & avec harmonie les merveilles du moment. O vous, mon cher Gieſeke, dont l'amitié a ſi ſouvent animé ma lyre ; vous, dont l'entretien a charmé ma Muſe dans la ſolitude, daignez agréer le léger tribut que je vous préſente, & ne mépriſez pas mes efforts ; car, lorſque vous m'écoutez avec

complaiſance, ma lyre rend des ſons plus doux & plus harmonieux.

Tout l'Univers voit arriver avec joie le milieu du Jour : cet inſtant annonce les fêtes & les feſtins. C'eſt auſſi un de ces moments où l'Eternel nourrit, avec une bonté infinie, la mitte & l'éléphant, le moucheron & l'autruche. Toute la terre attendoit impatiemment que le Midi avec ſa trompe dorée appellât au repas tout ce qui reſpire dans les Eléments. C'eſt alors que le Soleil pare la terre d'un éclat inexprimable. Le berger contemple cet Aſtre, & d'après l'ombre que font les corps ſur la terre, il inſtruit de l'heure du Jour le voyageur harraſſé qui la lui demande. Il conduit enſuite ſon troupeau dans un lieu frais, & ſe jette à ſon tour ſur l'herbe molle, à l'ombre d'un érable ; il y prépare ſa table frugale ſur le gazon, d'où il prend plaiſir à voir ſon troupeau errer des deux côtés d'un ruiſſeau bordé de ſaules. Les vaches pâturent plus loin, le long de la bordure du bois qu'elles font retentir du bruit de leurs mugiſſements & du ſon de leurs clochettes. Pendant la chaleur étouffante du

Jour, les oiſeaux ſe retirent ſous le plus épais feuillage du bois & ne font plus entendre leurs chants. Le prince des chantres, le Roſſignol, parcourt les buiſſons & les boſquets pour chercher ſa proie; les yeux étincelants, il s'élance avec rapidité ſur le ver qui lui ſert de pâture : mais s'il apperçoit un peuple de fourmis dans la ſécurité, ou qui veille à la garde des proviſions de l'Etat, il ſe précipite ſur cette multitude, comme un conquérant ſur des ennemis retranchés, & porte par-tout la déſolation & la mort. On voit les tendres meres occupées à ſauver la vie à ce qu'elles ont de plus cher; mais c'eſt en vain, l'orgueilleux vainqueur s'en raſſaſie, puis il prend ſon vol & s'éleve dans les airs en chantant lui-même ſon triomphe & les effets de ſa voracité. C'eſt cependant ce même vainqueur à qui nous avions entendu, peu auparavant, former les ſons les plus flatteurs & les plus touchants. C'eſt ainſi que nous voyons ſouvent un Poëte, qui ne chantoit que l'Eternité & les Vertus, deſcendre juſqu'aux ſujets les plus ignobles; & ſi nous ſuivions ſa conduite, nous trouverions peut-être qu'elle dément les nobles ſentiments qu'il avoit

annoncés par l'élévation de ſes poéſies ſublimes.

La Divinité que la fatigue & la joie accompagnent ſans ceſſe ; dont la puiſſante inſpiration aida les premiers habitants de la terre à vaincre la rudeſſe d'une Nature agreſte & ſauvage ; l'Induſtrie, nourrice des hommes, mere des arts & de la douce urbanité, invite tous ceux qui reconnoiſſent ſon pouvoir, à ſuſpendre leurs occupations. Suſpendez vos travaux utiles, vous, ouvriers laborieux, dont les mains durcies élèvent des Temples à la Divinité, des Palais pour l'Opulence, & des Monuments ſomptueux ordonnés par la Munificence ; laiſſez tomber de vos mains fatiguées le lourd marteau qui façonne la pierre rebèle & ſonore ; que ces machines puiſſantes qui vous aident à élever des fardeaux énormes, reſtent ſans mouvement ; allez réparer vos forces, & vous livrer, ſous l'ombre de quelques ruines, au repos ſalutaire qui vous y attend. Que ces Artiſtes ingénieux, dont l'âme ſublime & élevée ſemble mouvoir la toile colorée & animer le marbre froid & inſenſible, laiſſent tomber le pinceau

expreſſif & repoſer l'infatigable maillet : je veux pendant quelques inſtants admirer les chefs d'œuvres qui ſont commencés..... Sur quoi fixerai-je mes premiers regards ? Ce ſera ſur cette ſcène héroïque, où je vois l'amour patriotique vainqueur de la pieté filiale & de l'amour paternel, où je vois le héros bienfaiſant interrompre ſes délaſſements pour ſecourir un infortuné qui reclame ſon appui.... Mais, je me garderai bien de jetter les yeux ſur ce tableau horrible, où des légions d'hommes furieux, armés du feu & du fer étincelant, que la rage précipite, ſe débattent dans des flots de ſang qui roulent des membres épars & des portions d'hommes déchirés. Mon âme douce & tranquille ne peut ſoutenir la vue de cette épouvantable mêlée. Elle fuit, & vient ſe repoſer plus agréablement ſur un bouquet que compoſent des lys majeſtueux, des roſes, des œillets odorants & des pavots ſuperbes. Mon œil ſe plaît à démêler parmi ces fleurs puiſſantes, la timide fleur d'aneth, & le jaſmin virginal qui eſt mêlé au myrthe, dont l'odeur eſt ſuave & balſamique ; je veux reſpirer le parfum compoſé qui

s'exhale de ces fleurs, &, comme l'illuſion eſt flatteuſe, mon âme croît en être pénétrée. Je m'arrêterai auſſi devant ce payſage profond & vaporeux où ſont des ruines ſuperbes, que des arbuſtes ſauvages & des brouſſailles touffues dérobent aux regards; la vue de cette plaine féconde couverte d'épis ondoyans où ſe viennent jouer les Zéphirs, d'arbres féconds, de beſtiaux paiſibles, me fait le plus grand plaiſir. Mes yeux ſe perdent dans l'étendue d'une mer immenſe qui la termine, & qui ſe joint au ciel par un point imperceptible. J'y découvre un vaiſſeau qui vogue peſamment, & je crois entendre les cris d'allégreſſe que jettent les matelots fatigués, à la vue du port où viennent ſe terminer leur courſe & leurs inquiétudes. Que tous ces Arts ſéduiſants proſpèrent, ils fondent la gloire & la réputation de l'heureuſe nation qui les nourrit dans ſon ſein. Que tous les Arts que régiſſent la néceſſité, le plaiſir & l'agrément, reſtent ſuſpendus : ainſi l'ordonne l'Induſtrie, leur ſouveraine..... Il n'eſt qu'un ſeul homme, dont les travaux utiles & bienfaiſants ne peuvent être interrompus.... C'eſt de Vous, Miniſtre ſage

& éclairé, que veut parler ma Muſe; Vous, à qui le Souverain puiſſant, qui règne ſur des millions de Sujets, a confié le ſalut, la vie & la félicité de cette nombreuſe Famille : ſongez que leur bonheur dépend de la grandeur de vos projets, de la juſteſſe de vos deſſeins & de la ſuite de vos veilles; ſongez qu'ils tremblent dans l'attente de ce qui doit leur arriver; & que la mémoire du Prince qui vous commet, répondra un jour à la Poſtérité des fautes que vous aurez faites ſous le pouvoir de ſon nom; & que l'amour, l'élan du cœur, que l'on nomme vénération publique, eſt la récompenſe glorieuſe & infaillible réſervée aux Miniſtres patriotes & bienfaiſants.

Le laboureur reconduit lentement ſes bœufs fatigués au village. La jeune ſervante pliant ſous le fardeau de treffle qu'elle a ramaſſé, ſe hâte de regagner la métairie. Les chevaux tout hors d'haleine ramènent le chariot de leur maître, & regagnent l'étable en henniſſant. Il n'y a que le moiſſonneur aſſidu qui continue de faucher, juſqu'à ce qu'il apperçoive de loin ſa compagne fidèle qui traverſe à grands pas les champs qu'il a dépouillés..... Oh! avec quelle joie il reçoit la nourriture

qu'elle lui préſente!.... Et avec quelle avidité il porte la bouteille à ſa bouche altérée!... Il s'aſſied enſuite ſous un poirier ombrageux, pour y finir ſon repas ruſtique qu'il accompagne de quelques moments de ſommeil.

Ne crains pas de t'abaiſſer, ma Muſe, en jettant les yeux ſur la table du Laboureur : tu n'y verras point de magnifiques ſervices, ni de ſomptueux deſſerts; mais tu y trouveras ces mœurs innocentes, cette noble franchiſe que l'on eſpéreroit en vain trouver chez les Grands de la terre. La cloche au ſon argentin les appelle, tout le monde quitte ſon travail & vient ſe ranger décemment autour de la table. L'Amour ſe peint ſur les joues colorées de la fille aînée de la maiſon; il anime ſes yeux noirs & fripons qui ſe préparent à faire des conquêtes. La Belle ſe fait remarquer, entre ſes ſœurs & ſes compagnes, par une taille bien priſe, où l'Art n'eſt entré pour rien. La plus belle jeuneſſe du canton ne ſe pare que pour elle; toutes les ſérénades lui ſont adreſſées; on lui préſente les plus jolis bouquets & les rubans les plus galants. La Belle, par ſon air modeſte,

retient tous ſes Amants dans le reſpect, & l'Amour, pour lui plaire, polit les plus groſſiers, car c'eſt ſouvent ſur cette jeuneſſe champêtre & innocente que la Nature ſe plaît à répandre ſes plus tranquilles faveurs.

Qui oſera ſe flatter de trouver les mêmes charmes à la table du Gentilhomme campagnard? Il y eſt aſſis plus groſſièrement que ſes valets ne le ſont dans la cuiſine. Cependant ſes convives, paraſites par état, l'encenſent comme un homme d'eſprit, & le vin coule dans des coupes qui ne tariſſent point. Les propos indécents qui volent de bouche en bouche, font rougir la Dame du logis qui, livrée à une pareille ſociété, mérite toute ſorte de compaſſion. Elle regrette la table frugale & décente de ſon pere, où elle mangeoit ſans fiel & ſans honte. Le Deſtin lui a trop tôt ravi ſes parents, & ſes charmes joints à ſa fortune l'ont fait l'épouſe de ce noble inſenſé. Mais le Ciel, propice à ſes vœux, bientôt lui donnera un fils qui fera toute ſa joie, qui adoucira les ennuis de ſa vie, & à qui elle apprendra de bonne heure cette noble décence que ſon pere connoît ſi peu.

Au

Au reſte, les équivoques & le ton groſſier ne règnent pas à toutes les tables des riches. Combien Damon n'eſt-il pas heureux dans la ſolitude où il s'eſt retiré! ..... Sans rechercher le titre de Mécène, ſans vouloir être nommé dans des épîtres dédicatoires achetées, il eſt le vrai protecteur de tous les gens de mérite & de génie. Il raſſemble chez lui une compagnie choiſie; la décence préſide à leurs entretiens & à leurs promenades; la bienfaiſance jointe aux mœurs les plus douces lui gagne tous les cœurs. Le jeune Poëte qu'il protége eſt du nombre de ceux qui l'accompagnent; il chante ſur ſon luth harmonieux le bonheur que donnent l'amour, l'amitié & la vertu. Nouvel Orphée, il enchante tous ceux qui l'écoutent; ſon patron le récompenſe d'un ſouris gracieux: & l'on voit de douces & précieuſes larmes d'attendriſſement couler des yeux de ſon aimable famille. Cependant on ſe met à table: un entretien ſage & agréable fait le plaiſir du feſtin; le nectar du Rhin coule dans des verres couronnés de roſes; des ſantés portées du fond des cœurs font le tour de la table: puis après

réſonnent les chants gracieux d'*Hagedornn*; ils ſont exprimés par des femmes aimables dont les voix agréables enchantent les convives. Alors le feu ſacré s'empare de notre Poëte, qui récite, à la prière de ſon protecteur, les tendres plaintes d'une Amante trahie, ou bien quelque trait frappant de bienfaiſance & de vertu; il moiſſonne alors les applaudiſſements, puis s'abandonnant aux tranſports de ſa verve, il va rêver dans quelques grottes profondes ou dans un bois ténébreux. C'eſt là que, dégagé de toutes les idées importunes, il forme ces chants immortels qui doivent un jour paſſer à la poſtérité.

Quand les rayons enflammés du Midi ont pénétré la terre, quand la clarté eſt ſi grande qu'elle ſemble percer les voûtes les plus obſcures, les Inſectes envenimés quittent leurs froides demeures pour jouir de la chaleur du Soleil; l'affreux Crapaud s'enfle dans les ruines d'un vieux Palais, jadis habité par le luxe & l'opulence; le Lézard, enchaîné au fardeau d'une longue queue, fait entendre ſes ſifflements dans les mazures abandonnées; l'épouvantable

Serpent quitte auſſi ſa froide demeure pour gagner les campagnes fleuries; entortillé dans les plantes, il ne paroît pas capable de nuire : cependant malheur à l'imprudent qui l'offenſe, il s'en vengera, & plus cruellement encore que l'araignée de la Pouille, dont le venin peut être diſſipé par la puiſſance de la muſique & par les mouvements violents d'une danſe effrenée.

Hélas, faut-il que ma Muſe le raconte!..... Un couple aimable uni par l'amour & la vertu, paſſoit les jours les plus ſereins de ſa vie dans une contrée délicieuſe. Le Deſtin, après avoir perſécuté longtems ces tendres Amants, appaiſé par leurs ſouffrances, commençoit à verſer ſur eux la coupe délicieuſe qui fait naître le bonheur. L'aimable Daphnis, invité par la fraîcheur d'un boccage ſombre, y étoit allé pour jouir de ſon azyle. Le ſommeil l'y ſurprit. Daphnée, qui avoit préparé pour elle & pour lui un dîner frugal, l'attendoit avec impatience: laſſée d'attendre en vain, elle s'achemine vers le boccage où elle s'étoit ſouvent trouvée avec Daphnis. Déja elle voyoit cet Amant adoré livré aux douceurs de Morphée; étant à peu de

distance de lui, elle s'arrête & contemple avec plaisir la beauté mâle qui anime ses traits; enivrée du charme de sa vue, elle s'avance & se jette sur lui avec vivacité, elle le serre dans ses bras, & les plus belles lèvres baisent l'heureux Daphnis. Mais quel cruel moment pour l'infortunée Daphnée!..... Un serpent affreux qu'elle fouloit sans le savoir, s'élance contre son sein, & la blesse de son dard venéneux. Je suis blessée, s'écria Daphnée; cher Amant, sauves-moi. Daphnis pâlit en voyant le serpent qui fuyoit en sifflant. Malgré les efforts qu'il fait pour sucer la plaie de son Amante, le venin mortel se hâte de gagner son cœur; les lèvres couleur de pourpre de Daphnée pâlissent, les roses de son teint s'effacent, & sa tête tombe comme un lys moissonné. L'épouvante saisit Daphnis, & suspend l'usage de ses sens: il tombe bientôt lui-même, pénétré du mortel venin qui a tué Daphnée, & qu'il a fait passer dans ses veines en suçant la blessure de son Amante. C'est ainsi que périt ce couple aimable que la fidélité avoit mis au nombre de ses enfants les plus chéris. Les Nymphes des bois pleurerent long-

tems ſur l'urne funèbre de ces tendres Amants ; & l'écho, ſenſible à leur perte, répète encore ſouvent les noms de Daphnis & de Daphnée.

Heureux climats, où les dards du Soleil ſont plus-tempérés, où notre ſommeil eſt rarement interrompu par ces avantures tragiques ! Si nous ne ſommes pas aſſez heureux, comme les habitants de Ceylan, pour nous promener dans des bois de canelle & dans des allées de limoniers, auſſi voyons-nous moins ſouvent les ſerpents envenimés infeſter nos prairies ; ſi les orangers ne répandent pas leurs douces exhalaiſons dans nos champs, & ſi nous ne jouiſſons pas de la vue des fruits dorés qui croiſſent ſur les arbres d'Italie, auſſi le Midi brûlant ne nous force pas de chercher une retraite dans les antres de la terre, & nous ne ſommes point déſagréablement retenus dans nos maiſons par les contagieuſes exhalaiſons de la canicule empeſtée ; nous ne craignons pas les ſcorpions dans nos maiſons ni la tarentule dans nos jardins. Cependant notre ſécurité ne doit pas pour cela être parfaite ; nous avons encore des ennemis aſſez dangereux pour être craints. Car, ſans le

TAYLOR INST. OXFORD

crapaud & les reptiles envenimés, il eſt encore mille inſectes toujours nuiſibles au dormeur imprudent, qui s'abandonne au ſommeil en s'étendant ſur la verdure.

O vous, qui habitez des ſalons dorés, où, au milieu des plaiſirs vous vous précautionnez contre l'incommodité de la chaleur, jettez les yeux ſur ceux qui, expoſés aux brûlantes heures du Midi, ſe mettent en ſueur pour vous procurer ce bien-être dont vous jouiſſez; voyez vos champs remplis de moiſſonneurs, & vos prairies couvertes de faucheurs actifs qui vous enrichiſſent par leur travail. Votre vigneron ne ceſſe, du matin au ſoir, de cultiver ces vignes qui vous donnent un nectar ſi délicieux. Mais les fatigues que ces infortunés eſſuient ſont moins pénibles encore & moins rebutantes que celles du noir charbonnier. Les branches d'orme & de tilleul ſe développent & s'étendent en vain autour de ſa cabane pour lui donner de la fraîcheur, la fumée de ſon bûcher noircit la verdure du tilleul fleuri, & l'échauffe plus que la brûlante chaleur du Midi. Il n'eſt pour ce malheureux aucun jour, dont la ſérénité ne ſoit ternie par

la ſombre fumée de ſon fourneau : cependant il vit content en dépit de ſon ſort ; la chaleur redoublée lui fait paroître ſon eau plus fraîche, & ſa flûte réſonne encore quelquefois ſous ſes doigts durcis au travail. Le contentement fait de ſon pain bis un mets délicieux ; &, ſoit qu'il boive de l'eau du ruiſſeau qui paſſe derrière ſa cabane, ou un peu de bière refuſée par le riche, la ſoif, que la fatigue laiſſe à l'homme laborieux, change ſon breuvage en un vin exquis.

Quand le Chaſſeur, harraſſé de fatigue, ſe trouve loin de ſon château, & qu'il eſt frappé des rayons du Soleil, il s'arrête à l'ombre d'un frêne, ſeul arbre dans la prairie couverte de thim & de ſerpolet, qui exhale un parfum enchanté ; il s'y délaſſe & ſe rafraîchit avec des fraiſes ſauvages que lui préſente une jeune habitante des bois. Cette fille lui paroît ſi aimable dans ſon ajuſtement champêtre, qu'elle lui fait oublier ſa laſſitude, & qu'il la ſuit à ſa cabane, où il eſt reçu avec cordialité de ſes parents.

Si nous nous tranſportons à la ville ſur l'heure du Midi, nous entendrons un tumulte horrible : mille voix, mille voitures bruyantes imitent le

bruit des vagues irritées. Tous les hommes occupés s'entrechoquent en paſſant ſans ſe regarder : il n'eſt pas juſqu'au petit-maître oiſif qui affiche auſſi les embarras des occupations ſérieuſes ; il feint d'avoir divers rendez-vous, & d'être attendu par pluſieurs grands Seigneurs. Cependant il s'échape, & va dans un caffé jouer le grand politique ; il y parcourt toutes les gazettes, & décide en un inſtant du ſort de l'Europe ; puis changeant tout à coup d'idée, il vole aux ſales de billard voir ſi le ſort ne lui prépare pas quelque duppe.

D'un autre côté, les Négociants courent s'aſſembler à la Bourſe. On y voit le Marchand des Indes, celui du Nord riche en fourrures, & celui du Levant qui nous apporte du caffé. Le Breton, le Franc, le Batave voient paſſer toutes ces marchandiſes dans leurs mers : L'Allemand ſeul ſommeille ſur les bords de l'Océan. Comment !... L'induſtrie maritime eſt-elle donc ſi mépriſable ? Et peut-on trouver ſon intérêt à tirer ſes marchandiſes des magaſins d'un voiſin laborieux qui s'enrichit aux dépens des conſommateurs ? Mais, que dis-je ? ... Le ſommeil de

l'Allemand va ſe diſſiper. Déja même je vois les flottes Pruſſiennes qui partent pour les climats les plus éloignés, d'où elles reviendront bientôt chargées d'immenſes tréſors. C'eſt en vain que la Chine ſuperbe diſpute avec nous ſur l'honneur de quelques inventions, nous poſſédons aujourd'hui en Europe les Arts qui ont jadis enrichi ces vaſtes contrées, & même nous les avons ſurpaſſés. En vain le Japon étale les tréſors de ſa fayence; les tables des Grands ſont couvertes d'argille de Miſnie, qui ne le cède en rien aux ouvrages du Japon. Les Dieux ne pourroient être ſervis dans des plats plus magnifiques; la roſe vermeille & la renoncule n'offrent pas des couleurs plus brillantes quand on les cueille, que lorſque l'Artiſte habile les imite ſur la porcelaine.

O combien le Ciel partage différemment ſes dons entre les mortels! Le Favori de la Fortune eſt ſplendidement aſſis à une table ſomptueuſe: ce n'eſt pas une table, c'eſt un jardin ſuperbe que l'Art a formé pour parer ſon feſtin. Les convives ſont aſſis ſous des orangers, tandis que des fontaines d'eau de ſenteur parfument l'air.

Un ſervice magnifique orne ſon buffet ; vingt cuiſiniers paſſent des journées entières à créer des mets auxquels on ne touche ſeulement pas ; on boit chez lui de tous les vins étrangers les plus délicieux ; Madère, Porto, Chypre, Tockai, la Champagne, ſont venus lui offrir leurs tributs ; à peine daigne-t-on ſervir ſur ſa table le Bacharach du Rhin. Des domeſtiques, des courreurs, des heyducks richement habillés, attendent le deſir des convives pour les ſervir ; la joie &, la ſatisfaction ſemblent briller à cette fête. Le vulgaire envie le ſort du Seigneur qui préſide à cette table. Mais le Sage, plus pénétrant, voit que c'eſt en vain que toutes les partie du monde ſe ſont réunies pour fournir ce qu'elles ont de plus précieux. Tous ces vins exquis ne peuvent réveiller ſon goût, il eſt entièrement perdu. Quelque diligence que faſſent ſes courriers pour lui apporter les mets les plus rares, ſon eſtomach gâté ſe refuſe à tout : la crainte & l'inquiétude l'aigriſſent, tandis que des ſoupçons importuns troublent & agitent ſon cœur.

Combien n'eſt pas plus heureux, avec mille

fois moins de fortune, ce pauvre Laboureur qui ſuſpend ſon travail pour prendre un repas qu'il a ſi bien mérité ! Le gazon lui ſert de table, la voûte de l'horiſon ſert de plat-fond à la ſuperbe ſalle où il mange. Tout rit autour de lui : ſa conſcience eſt tranquille ; ſa ſanté robuſte, fortifiée par le travail, change ſes mets en ambroſie & ſon eau en nectar. Si la chaleur eſt exceſſive, un ſommeil paiſible le ſaiſit ; un ſonge flatteur vient l'amuſer, & lui peint ſon épouſe qui l'attend impatiemment dans ſa cabane ; il lui compte avec joie le prix qu'il a reçu pour ſalaire de ſon tavail. Enfin, réveillé par ſes compagnons de fatigue, il ſe mêle avec eux pour reprendre ſes travaux avec une nouvelle vigueur.

C'eſt avec bien plus d'inquiétude que la Dame diſtinguée ſe jette à la même heure ſur un lit de repos doré, & couvert des plus moëlleux couſſins. Elle s'eſt miſe dans un déshabillé galant où cependant la parure préſide ; elle attend le ſommeil de l'après-midi en faiſant des nœuds couleur de roſe, ou bien elle lit des romans dont elle voudroit être l'héroïne ; elle croit être dans l'île de Cythère, & voir un peuple de

bergères & de bergers galamment vêtus, qui danſent en chantant leurs amours. Les idées de galanteries & d'amants viennent ſe mêler à celles de fidélité & de vertu : elle ſe laiſſe aller à ſon imagination échauffée ; & ſi ſon Amant eſt aſſez heureux pour la ſurprendre dans ce moment, il triomphe aiſément de ſa vertu qui s'envole à tire-d'aîle, & les larmes que lui coutent ſa défaite ſont les preuves du bonheur de ſon Amant.

Quand le jour eſt un peu avancé, & que le Midi commence à faire place à la fraîcheur du Soir, la liqueur ſulfureuſe du Levant paroît ſur les tables à caffé ; & dans les cercles, la cérémonie gouverne le monde avec un ſcèptre puiſſant. Les carroſſes & les chaiſes à porteurs ſe préparent à promener leurs maîtres, qui vont rendre des viſites ordonnées par le déguiſement & la politique. Le tems que dure ces viſites ſe paſſe à faire des grimaces & des contes agréables ; puis on ſe quitte, en faiſant des proteſtations d'amitié qui ſont auſſitôt oubliées que prononcées. Les heures ſont remplies dans les aſſemblées par un entretien auſſi frivole, auſſi

vuide de ſens, que ſtérile en eſprit; des éclats de rire étudiés, des tons forcés, tiennent lieu de contenance : ſous le maſque de la politeſſe, on détruit le mérite de quelque abſent. L'envie & la médiſance renverſent les réputations les mieux établies, le caquet aigu, les jeux de mots & les éclats d'un rire immodéré font de la converſation un chaos tumultueux; le maître de la maiſon en eſt quelquefois le plus plaiſant original: & l'homme cenſé évite avec ſoin une telle compagnie, dans la crainte d'y être compromis.

Quel contraſte!.... Le ſavant paſſe ces mêmes heures avec bien plus d'agrément & de fruit. Retiré dans ſa bibliothèque ſous l'aîle du repos, ſequeſtré aux fols & aux méchants, il s'entretient de l'eſprit des hommes doctes qui ont jadis inſtruit & éclairé l'univers. Tranſportes-moi, Muſe, au Vatican, ou dans la célèbre bibliothèque de Wolfembutel, l'ornement de cette maiſon illuſtre. Prêtes-moi ton ſecours pour y puiſer les riches tréſors que les Poëtes, animés du divin eſprit, ont laiſſés en ſa garde; ou bien aides-moi à parcourir les anciens Hiſtoriens qui ont conſigné dans leurs annales les actions hé-

reliques de nos Ancêtres : nous ne dédaignerons pas auſſi de conſulter ces Bardes célèbres qui ont éclairé la Germanie dans les ſiècles de la ſtupidité, & qui égayoient leur contrée ſauvage par des chants inſpirés. Ainſi la touchante Philomèle fait entendre ſa voix du fond des bois déſerts, & conſole par ſes chants le voyageur égaré qui attend le jour avec impatience. Tu peux auſſi, ma Muſe, te promener dans ces grottes ſombres & fraîches où la Sculpture & l'Architecture ſe ſont elles-mêmes bâti des Temples : tes yeux y découvriront ces beautés & ces traits de génie, impoſſibles à l'Artiſte le plus ingénieux, qui diſtinguent toutes les productions de la Nature.

Il n'eſt point de ſaiſons ni d'inſtants qui n'offrent libéralement à l'homme quelques plaiſirs nouveaux. En Automne, lorſque le Midi brille ſur les champs, une douce chaleur pénètre la terre ſans la percer de rayons ardents : Alors, le Vigneron armé de ſa ſerpette, ſe promène ſur ſes terraſſes ou le long de ſes treilles qui ſemblent être ornées de feſtons. Sa fille, parée des fleurs que lui cueille le jeune Lubin, ſe

tient dertière lui avec un pannier dans ſon bras. Elle reſſemble dans cet ajuſtement aux Nymphes qui accompagnoient Bacchus dans ſes fêtes. Le bon Vieillard s'arrête à l'endroit où le raiſin caché ſous les feuilles, préſente un bleu d'azur: il cueille la plus belle grappe de la vigne, & la couvre de feuilles fraîches. Sa fille part, & va d'un pas animé la porter à ſon Seigneur, qui juge par là de l'approche des vendanges. L'eſpérance des richeſſes de cette moiſſon lui cauſe la plus vive ſatisfaction, & il la témoigne à la belle meſſagère par un ſouris gracieux.

L'hyver, quand les rayons languiſſants du Soleil s'efforcent en vain de pénétrer les vapeurs nébuleuſes dont la terre eſt enveloppée; quand les prairies couvertes de neige reſſemblent aux déſerts de la Sibérie, on n'entend plus le murmure du ruiſſeau, ni la flûte du Berger; & cependant, malgré la rigueur de la ſaiſon, je trouve encore du plaiſir à reſpirer l'air qui eſt ſi ſalubre; je vais ſur les remparts jetter un coup d'œil ſur les prairies, où le Berger ſe hazarde de conduire ſon troupeau. Les moutons ne reconnoiſſent plus la terre à cette parure blanche. Dé-

routés par la nouveauté de ce ſpectacle, ils errent çà & là en bêlant, juſqu'à ce que l'inſtinct, aiguiſé par le beſoin, leur apprenne à gratter du pied & à tirer de deſſous la neige le ſuc qu'ils aiment tant. D'un autre côté, je vois le jeune homme qui vôle courageuſement ſur des patins brillants : ces aîles d'acier lui font traverſer les flots durcis avec la vîteſſe du vent; il devance le cheval orgueilleux & paré de ſonnettes, qui conduit un traîneau chargé de belles Hollandoiſes, partant pour une Foire prochaine.

Une autre occupation m'arrête dans ma courſe. Je vois les chenilles, enveloppées comme des embryons dans leurs coques, qui, échauffées par les rayons du Soleil, ſe meuvent imperceptiblement. C'eſt alors qu'il faut que le Jardinier actif prenne le ciſeau, & qu'il conſerve par ce ſoin les arbres qui ſont l'ornement de nos jardins & de nos champs. O Nature! mon œil ſera toujours occupé à te contempler; tu m'offres à toutes les heures du jour, des agréments dont je ſuis plus flatté que des plaiſirs du bal & des jeux de théâtre. Comment ſe refuſer à l'invitation d'un pays qui préſente à la fois mille

beautés

beautés à parcourir ? des côteaux couverts de bois rafraîchiſſent les plaines que le Soleil a rendu ardentes. Si vous voulez des lieux plus retirés, ſuivez le chemin de l'étroite vallée, juſqu'à ce que les détours de ce labyrinthe vous conduiſent au théâtre ſolitaire de la Nature ſauvage, où les feuilles argentées du frêſne forment un doux frémiſſement qui ſe répète dans le miroir d'un étang immobile. Les rochers pendants, les racines découpées qui les couronnent, les brouſſailles diverſement bigarrées, forment un ſpectacle pittoreſque & amuſant. On s'y repoſe ſur des ſiéges couverts de mouſſe mollette : des côteaux élevés, & des rochers l'un ſur l'autre accumulés, garantiſſent ſans interruption de la brûlante chaleur du midi. Heureux deſert !... Sûre retraite, où l'on eſt à l'abri des ſots qui affichent l'eſprit, à la honte de la raiſon !.... Bois touffus, c'eſt ſous votre ombre que j'ai ſouvent cherché à deſſiner la Nature ; c'eſt dans vos retraites que je ſuis ſouvent venu méditer les chants immortels de Thompſon qui l'imite ſi bien. C'eſt auſſi ſous votre azyle que Milton s'eſt introduit dans la ſombre aſſemblée des Démons, & que Pope

ſe retiroit lorſqu'il compoſa ces écrits lumineux qui lui font tant d'honneur & un ſi grand nombre d'admirateurs & d'amis. Génies divins!... Génies inſpirés!... Iſle, trois fois heureuſe, ſur laquelle la liberté a répandu, non ſeulement toutes les richeſſes de la terre, mais encore tous les dons de l'eſprit & du génie; c'eſt chez toi que chaque Muſe trouve ſon Mécène!.... Tu es le Temple de la Poéſie, qui ne trouve en aucun endroit tant de protection & d'encouragement. Son laurier y fleurit, comme s'il étoit en Grèce ou en Italie, ſes pays originaires. Il y vivra longtemps, tant que des Soleils bienfaiſants daigneront lui envoyer quelques gouttes d'une roſée d'or. Plutus, qui partout ailleurs refuſe aux Poëtes les dons de ſa corne abondante, leur permet, chez toi, de fonder leurs eſpérances ſur ſes bienfaits, & verſe des guinées ſur l'Auteur favoriſé des dons du génie.

Combien au contraire la Poéſie & les Arts ſont-ils peu encouragés en Allemagne! Où ſont ces Mécènes que la France poſsède, & qui ſavent avec tant de goût & de généroſité récompenſer à la fois les Poëtes & les Artiſtes; qui

distinguent les Bouchardon, les Le Moine, des sculpteurs ordinaires, & les Van-loo, les Bouchers, de la foule des Peintres? Nos Muses timides sont exposées à mandier basſement de l'appui & du secours; ou, si elles ont trop de noblesse pour assiéger la porte des Grands, les talents les plus rares & les plus élevés languissent dans la misère, & le fils de l'Immortalité périt de besoin. Cependant, quoique nos génies ne soient pas protégés par des Auguste & récompensés par des Louis, cela n'empêche pas que, sous le poids de l'indigence, ils ne s'élevent jusques aux Astres. Ils s'encouragent d'eux-mêmes, & se paient de la gloire que la Renommée leur envoie. Ils n'envient point le salaire immense que l'on donne aux Eunuques Italiens, ni l'or que les Princes Allemands versent dans le tablier des Danseuses; ils voient sans regrèt l'Actrice enrichie repasser les Alpes, & ils supportent patiemment que le fat opulent mépriſe, comme un Art inutile, les chants de la Poésie. Quand cet Art seroit inutile, ne devroit-on pas au moins le récompenser, comme le talent des Virtuoses & comme les sauts des Dan-

ſeurs, qui ne ſont que de futiles amuſements? Mais, bien loin de regarder la Poéſie comme un Art inutile, n'eſt-on pas forcé de convenir que les chants des Enfants du Parnaſſe donnent l'immortalité qu'ils promettent? Sans les chants des Mœonides, Achille & Ulyſſe ne ſeroient-ils pas plongés dans l'oubli? Sans les Odes immortelles de Pindare, qui auroit jamais connu les noms des Vainqueurs aux Jeux olympiques; & le nom de Mécène ſeroit-il le nom commun des Miniſtres bienfaiſants, ſi Horace & Virgile ne l'avoient célébré? .... O Noms ſacrés, AUGUSTE & LOUIS! Vous ſerez à jamais chéris par les Enfants du Génie.... A votre exemple, il s'éleve à la Poéſie & aux Arts des Protecteurs nouveaux. Le don de la bienfaiſance & du goût paroît dans le Nord de l'Europe comme un météore brillant, où il échauffe à l'envi les plus grands Princes. Ils élevent aux Arts des Ecoles & des Temples qui rendront un jour leurs Noms immortel. Ma Muſe ne taira pas les noms de ces Emules de LOUIS : Mais à qui offrira-t-elle la première branche du rameau immortel? Ce ſera à Vous, STANISLAS, le fils des Dieux, élevé

ſur un Trône où l'Univers étonné vous admire. Le feu de votre génie va changer la multitude de vos Sujets; car c'eſt à l'exemple des Héros que ſe forment les grands Hommes; & les Arts que vous eſſayez de tranſplanter parmi eux, feront un jour la première baſe de leur proſpérité & de leur bonheur, ainſi que la cauſe de la vénération que la reconnoiſſance gravera dans leur cœur, à la mémoire de leur premier Prince bienfaiſant... Ma Muſe n'oubliera pas le ſage FRÉDERIC, le premier des Princes Allemands qui, en cultivant lui-même la Poéſie, ait appellé près de ſon Trône un Poëte fameux pour en recevoir des leçons.... Soyez certain, Grand Prince, que ſi vous daignez encourager les talents, il naîtra un Voltaire dans vos Etats. Il faut que vos bienfaits ſe joignent à vos exploits pour créer des Poëtes; & là où Canitz a brillé, ne peut-on pas eſpérer de voir naître un Voltaire & un Crébillon? Quel pays plus fécond en génie que l'Allemagne! Quel ſol plus heureux! Les Arts y naiſſent ſans le moindre encouragement, même ſans les honneurs ſtériles que les Grecs & les Romains rendoient à leurs Poëtes. On voit le

Chantre Allemand s'élever d'un vol hardi juſqu'au ſommet du Parnaſſe, & arracher une plume des aîles de la Renommée pour donner plus de légereté à ſes écrits : il vainc l'obſtacle de ſon indigence ; &, dégagé de tout ſoin, il ſaiſit ſa lyre harmonique, & compoſe des hymnes ſublimes à la louange des Dieux & des Héros. N'avons-nous pas vû Cramer, Haller, Urtz & Kolpſtock pénétrés du feu ſacré, prendre la harpe céleſte pour entonner les chants de David? C'eſt ainſi que Gemming touche les cordes de ſa lyre, quand il revient de la Cour ou du Palais de Thémis, & que le brave Kleiſt imitoit Thompſon au bruit des armes tonnantes & au milieu des champs enſanglantés.

Les grands génies élevent leur eſprit ſublime au deſſus des vils proſateurs ; ils ſe ſoutiennent, malgré les atteintes de l'envie & de la ſtupidité, à la faveur de ces métaphores hardies qui font tant d'honneur au génie Anglois. Pourquoi ne pas hazarder de ſuivre ces modèles? Ne ſe rapprochent-ils pas plus de nous, que le François élégant qui s'aſſervit encore aux règles de l'uſage & de la grammaire? C'eſt le ſang Saxon qui coule dans

les veines de ces Bardes Anglois. Nous devons rougir que nos neveux nous aient ſurpaſſés, & d'être obligés de les prendre pour guides dans la carrière du vrai beau. Au reſte, le feu qui a paſſé de nos Ancêtres aux Poëtes Anglois, n'eſt pas encore éteint en Allemagne; nous avons un grand nombre de favoris des Muſes qui ont fait reſpecter le génie Allemand par les eſprits les plus prévenus. O Toi, le prince des critiques! Tu mépriſerois, comme je le fais, ces Duns rampants qui ont l'audace d'adreſſer à la Déeſſe des vers, une proſe défigurée par de mauvaiſes rimes. Il eſt peut-être déja né quelque fier émule de Pope, qui éterniſera par quelque Dunciade célèbre, la chûte de ces Nains orgueilleux.

O Muſe, qui m'as ſi ſouvent conduit dans le bois ſacré où l'Enthouſiaſme & l'Inſpiration ont établi leur demeure auguſte; toi qui brigues l'honneur d'entrer dans le Temple de l'Immortalité; toi qui as oſé entonner le chant Dorique, ſi méconnu avant toi en Allemagne; félicites-toi ſi tes chants obtiennent l'applaudiſſement de ces Auteurs; & glorifies-toi encore plus, ſi

la droiture de ton cœur peut obtenir l'amitié de ces âmes franches & généreuſes.

TAYLOR INST.
OXFORD

Ch. Eisen inv. *C. Baquoy Sculp.*

Ch. Risen. inv. C. Baquoy Sculp.

LE SOIR.

VOICI le règne du gracieux Précurſeur de la Nuit, du doux Veſper qui amène ſur l'Horiſon des nuages couleur de roſe & d'incarnat. Ses cheveux fleuris, ſes vêtements humides & parfumés, répandent dans les jardins & les campagnes des odeurs agréables & ſalutaires. Des roſées bienfaiſantes, échapées de la nue, tombent imperceptiblement ſur les prairies devenues plus obſcures; & toute la Nature rafraîchie par la préſence des Ombres, n'eſt plus qu'un Eden riant & tranquille.

O Gemming! Mon chant Dorique a tenté de te plaire; & ma Muſe chante de nouveau

pour tâcher d'obtenir ton ſuffrage; toi, le modèle de ſes chants, tu ne lui refuſeras pas un ſourire, lorſque tu la verras ſecouer avec une noble liberté, les liens des rhithmes Gothiques, & que, par un eſſor hardi elle s'élèvera au deſſus des eſclaves qui s'honorent de porter les chaînes de l'habitude & de l'imitation. Permets que ma Muſe t'entretienne quelques inſtants, lorſque, délivré des occupations ſérieuſes, tu te promènes ſeul ſous tes épaiſſes allées, tandis que Veſper, décoré d'un Ciel ſerein, verſe dans ton âme un calme délicieux.

Le Soleil tourne maintenant ſes chevaux infatigables vers l'Océan & lance des rayons plus doux. Le Voyageur preſqu'effrayé, voit ſon ombre giganteſque marcher au loin devant lui; les prairies ſe tapiſſent de noir, & les montagnes couvertes de bois ſont confondues avec la bordure de l'Horiſon. Veſper s'eſt emparé des plaines de l'Air; il cache ſon ſcèptre dans des nuages colorés qui viennent former une ceinture autour du Ciel, juſqu'à ce que le Dieu du Jour lui ait entièrement abandonné les plaines occi-

dentales de l'Air, & ſe ſoit plongé dans les flots pour ouvrir à ſes courſiers fougueux, la carrière d'un autre hémiſphère. Déja l'airain frémiſſant retentit du haut des clochers, dont le Soleil fait briller comme de l'or pur, le toît couvert de terre cuite ou d'une verte ardoiſe. Les villages circonvoiſins répondent à cet agréable ſon, qui réjouit le Payſan fatigué des travaux de la journée : la houe lui tombe des mains ; la hache que le Bucheron tenoit levée, tombe ſans effet & reſte ſuſpendue juſqu'au lendemain. La Servante entend de loin dans la campagne le ſon de cette cloche : elle l'écoute, appuyée ſur ſa hotte ; ſoudain elle ſe hâte de charger ſon treſſle, puis elle retourne leſtement au village. Le Laboureur aſſis négligemment ſur ſon cheval auſſi fatigué que lui, laiſſe les chevaux de labour prendre lentement la route du village ; lui-même, il tâche d'abréger la longueur de ſon chemin par un chant ruſtique & plein de gaieté qui l'amuſe, ou bien il forme avec ſes lèvres, ſur une feuille d'arbre, un ſifflement artificiel qui lui paroît agréable, & qu'il entend répéter par l'écho des profondes vallées. Le Berger ſe hâte auſſi de

raſſembler ſon troupeau, & de le ramener par la friche pierreuſe pour arriver à ſon parc; appuyé contre ſa maiſon errante, il compte ſon troupeau d'un bout à l'autre, puis il ferme la claie, & confie la garde de ſon troupeau à ſes chiens vigilants; il attend que l'Etoile du Soir l'avertiſſe de ſe retirer dans ſa cabane. Les vaches raſſemblées autour de leur taureau reviennent du bois par les campagnes; elles mugiſſent & ſuivent le Pâtre pour gagner la baſſe cour ouverte où elles ſont reçues avec joie : chacune d'elles marche à l'étable; alors la Servante active ſe trouſſe, prend le ſeau qui ſert à cet uſage, trait ſes vaches, & revient chargée d'un lait délicieux qui fait la richeſſe & la principale nourriture de ſon Maître. Maintenant le Fermier joyeux fait galopper ſes chevaux henniſſants pour regagner plus promptement ſon village : les douces vapeurs de Bacchus font hériſſer ſes cheveux & lui donnent un air hardi & entreprenant; auſſi ne permet-il à qui que ce ſoit de le devancer, la rapide roue de ſon chariot arrête juſques aux voitures de ſon Seigneur; il paſſe en jurant, & le char des Vainqueurs aux Jeux olympiques

ne rouloit pas plus rapidement. Sa femme &. ſes enfants l'attendent avec impatience, car il revient chargé des préſents achetés à la Foire du canton, qu'il leur partage également. Ses pauvres enfants ſont remplis de joie, ils ne changeroient pas dans cet inſtant leur facile bonheur, contre le ſort des enfants des Rois. Cependant le pere à qui ſa femme prépare un des meilleurs repas qu'elle ait coutume de lui donner, ſemble mépriſer ce repas ruſtique : il vante le rôti & les ragoûts de la Ville ; enſuite, il raconte avec emphaſe le détail des merveilles qu'il a vues à la Foire, de l'adreſſe d'un ſinge, des poupées vivantes, de la légereté d'un cheval inſtruit qui a ſauté à travers pluſieurs cercles, de l'habileté d'un bateleur qui vômiſſoit du feu & qui devinoit la penſée des ſpectateurs : il a ſoin d'exagérer encore & d'orner par ſes menſonges toutes ces merveilles. Ses Domeſtiques, qui l'écoutent avec attention, reſtent immobiles autour de lui, les bras pendants, la bouche béante, & l'eſprit tout ébahi de ſes merveilleuſes bourdes.

Mais tout à coup un vaſte rideau de nuages

jaunes s'ouvre avec éclat devant moi & me fait voir la ſcène du monde la plus magnifique. Le Soleil ſe précipitant, paroît ſur le bord du Ciel avec une face plus large & jettant des regards plus doux. Des nuages légers & tranquilles entourent ſon Char, dont l'éclat les colore de mille nuances douces & agréables. La campagne ſi variée par les fleurs, n'offre pas au printems, après une pluie féconde, un ſpectacle auſſi magnifique, que les champs du Ciel, en ce moment, nous en préſentent. Le Soleil, avec ſa dernière pompe, fuit par les vaſtes champs de l'Ether, & plonge déja les roues de ſon Char brillant dans les ondes qui s'ouvrent pour le recevoir; ſes rayons plus indécis éclairent encore un peu l'Horiſon qu'il ſemble quitter à regrèt. On croit quelquefois le voir regarder en arrière, & ſuivre d'un œil plein de deſir les eſpaces qu'il abandonne au ſombre Veſper, qui ſe roule & s'étend à meſure qu'il ſe retire. Toute la Milice aîlée du Ciel ſe diſpoſe pareillement à quitter les Airs, comme ſi la trompette avoit ſonné la retraite. Le rouge Etendard du Soir ſe déploie au loin, & ceint l'Horiſon du côté de l'Orient.

Alors tout ſe met en marche, tout cherche un azyle pour ſe garantir de la Nuit, qui ſe tient comme en embuſcade pour nous ſurprendre tout à coup. De bruyantes légions de Pêcheurs s'élevent des marais avec leurs aîles argentées & ſe tournent vers le Soleil; des bataillons de Pies babillardes qui s'annoncent de loin, ſe hâtent de gagner la ville fumante; elles ſe repoſent, en voltigeant de place en place, puis elles viennent ſe ranger l'une à côté de l'autre ſur le toît ſolitaire d'une Egliſe élevée. Les Grues mélancoliques les ſuivent en plus petites bandes, & leur marche eſt auſſi plus grave & plus tranquille: elles cherchent, pour ſe repoſer, la cîme des édifices les plus élevés, ou le creux de quelque haute tour tombée en ruine, d'où ſortent des touffes d'arbres qui n'ont pas été plantés, & qui pouſſent leur verdure à travers les pierres. C'eſt-là qu'elles aiment à paſſer les longues heures de la Nuit, enſevelies dans un profond ſommeil. Le reſte de la Gent volatile cherche ſa retraite ou dans les brouſſailles peu fréquentées, ou dans les buiſſons bordés d'épines, ou dans les creux des rochers & des arbres entr'ouverts. A préſent,

les bois & les campagnes ſont abandonnés de leurs chantres; le ſilence effrayant de la Nuit vient déja s'établir dans les forêts; l'Air, entièrement dépeuplé, reſſemble à un deſert. On ne voit plus que quelques Corbeaux, qui, d'une aîle peſante ſe diſpoſent à gagner les chênes couverts de mouſſe, & quelques Canards ſauvages qui reviennent à l'étang de leur pays natal. Le Soleil lance enfin ſon dernier regard, puis il diſparoît..... Les couleurs brillantes qu'il traîne à ſa ſuite ſont encore arrêtées quelques tems ſur la terre qui exhale ſes parfums. Mais bientôt le vermillon de Veſper ſe diſſipe, & l'étendard brun qui marche au devant de la Nuit eſt arboré au haut des créneaux du Ciel. Il répand une ombre plus épaiſſe; il ſemble qu'un voile gris tombe tout à coup, efface une partie des ſcènes que le théâtre de la Nature offroit au loin, & rend les plus prochaines, pâles, indéciſes & ombrées plus froidement.

Tout s'empreſſe & ſe remue dans le ſein tumultueux des Villes. Les voitures roulent à la file avec leurs roues tonnantes pour y rentrer, & les ponts ébranlés gémiſſent ſous le poids

de

des chevaux. Les hommes, les femmes & les enfants ſe preſſent pour entrer ou ſortir ; & l'on entend ſous les portes une confuſion de voix différentes qui ſe mêlent au henniſſement des chevaux & au cliquetis des harnois de fer : bruit diſcordant & farouche, qui étonne les oreilles les plus accoutumées & les plus hardies. Sauvez-vous du chaos des villes & de cet horrible fracas, qui, dans leurs ſuperbes murs, accompagne ordinairement les plaiſirs tumultueux. Si vous êtes aſſez heureux pour percer la foule dangereuſe des portes, retirez-vous à la campagne, où mille agréments vous attendent ou plutôt vont s'offrir à votre rencontre. Mais, dans quel lieu ma Muſe pourroit-elle ſe repoſer avec plus d'agréments & de délices, que dans les champs de Riddagshauſen ? Quelle tranquillité, quel ſilence profond y règnent ! Les bois qui ſont à l'entour ne ſont plus agités par le vent, & les humides prairies ne préſentent plus qu'un verd obſcur, qui ſe noircit peu à peu. On ne voit pas le moindre Zéphyr voler ſur la ſurface des étangs : ils ſont tranquilles & ſans rides, ſemblables à des miroirs d'argent

un peu troubles. Un Couvent, dont l'aſpect ſolitaire inſpire le goût de la retraite, gît dans le paiſible fond des bois, où les chênes, les planes & les érables le cachent & le défendent du bruit. Cette ſolitude ſemble attirer ceux qui ſe promènent autour de ſes murs : on diroit que, du fond de ces vénérables mazures, il ſort un religieux friſſon qui ſaiſit puiſſamment, & qui contraint ceux qui l'éprouvent à entrer dans l'hermitage. C'eſt dans ce lieu que les ſolitaires penſées ſe promènent dans des allées déſertes & ſur le bords des étangs. Tout contribue à plonger le ſpectateur dans une douce mélancolie : le triſte genèvrier baiſſe d'une façon pittoreſque ſes rameaux fourchus ; & les cyprès, qui ſont les arbres de cet enclos, jettent dans ſon âme un froid qui étouffe toutes les folles idées des vanités du monde. Homme!.... Si tu ne crains pas de t'entretenir quelquefois de penſées ſérieuſes, ſi ton cœur deſire ſe dégager du preſtige trompeur des cours & des villes, tranſportes-toi dans l'enceinte de ces murs ſimples, ou, viens reſpirer dans les bois d'alentour l'air monaſtique, dont la vertu eſt

ſouvent plus ſalutaire à l'âme, que l'air de la campagne ne l'eſt pour un corps malade, dont la pthiſie a enflammé les veines brûlantes. Ici, tu peux fortifier ta foible vertu par la penſée de la mort qui eſt le baume de la piété; à moins que, noyé dans les plaiſirs de ce monde, tu n'aies entièrement perdu le goût de la ſageſſe : & ne rougis pas de ſuivre le pieux Anachorète, lorſque la cloche au ſon argentin, l'appelle au chœur pour chanter les louanges du Seigneur; car l'homme qui n'eſt que pouſſière, ne peut jamais s'abaiſſer aſſez vers la terre, pour remercier le Tout-Puiſſant des graces qu'il en reçoit journellement. Sois béni à jamais, Temple élevé au divin Créateur! Je bénis tous les inſtants où je peux aſſocier ma tranquille prière aux hymnes que les hommes pieux adreſſent au Ciel, pour célébrer les louanges du Très-Haut. Mais, que vois-je?... Tandis que, tranſporté par mes pieuſes rêveries, je marche dans les ombres, & que, tout occupé de la grandeur de Dieu, je brûle pour lui le parfum le plus pur ſur le vaſte autel des campagnes; un nuage rayonnant & rempli de gloire s'ouvre devant

moi : des chœurs d'Anges ſemblent deſcendre vers moi & mêler leur céleſte mélodie à mes chants mortels.

Veſper a verſé ſur la terre des vapeurs fraîches & balſamiques ; le foible reſte de la lumière va bientôt céder entièrement à la Nuit ſombre qui nous prépare d'autres agréments. Voici l'heure la plus favorable pour la promenade : ne la paſſes pas reſſerré dans la ville, entre ces murs que tu as décorés d'une tapiſſerie précieuſe qui te repréſente des campagnes riantes & des bois toujours verds. La ſomptueuſe & riche Nature a couvert nos prairies de tapis bien plus ſéduiſants, tant par la variété des couleurs, que par la vérité des objets. Elle-même a brodé de fleurs les bords de nos vignes, & planté les bois les plus frais autour de nos fertiles côteaux : ne réſiſtes pas à l'envie de goûter les plaiſirs infinis du Soir, de reſpirer les odeurs ſuaves & aromatiques qu'il t'apporte ſur l'aîle des Zéphyrs ; hâtes-toi de pénétrer dans les campagnes profondes ; ſuis le ruiſſeau qui, par différentes courbures, deſcend en ſilence dans la prairie ;

enfonces-toi dans la forêt, où l'herbe fleurie exhale auſſi fortement que les orangers & porte au cerveau des odeurs plus ſaines. Tournes auſſi quelquefois tes pas vers ce riant côteau que les rameaux du ſapin, élevé en pyramide, te montrent dans l'éloignement : de-là, laiſſes errer tes regards au loin, dans toute l'étendue des champs que dore le Soleil du Soir, en y lançant ſes derniers rayons. Quelle vue! & quelle douce clarté!.... Des villages qui ſe touchent, ſont ſitués au fond de l'agréable plaine que bordent des ormes touffus & des tilleuls fleuris; la face du toît de l'Egliſe jette un éclat ſemblable à celui de l'or en fuſion, & la métairie voiſine cachée par des arbres épais, ne ſe fait voir qu'à demi. De l'autre côté, s'élève la ville opulente, dont les dômes, les tours & les clochers orgueilleux vont déclarer la guerre aux nuages dont ils ſemblent intercepter la courſe. Des chevaux dételés d'un chariot, des moutons renfermés dans leur parc, des vaches abandonnées au plaiſir du taureau qu'elles entourent; tout ſe rapproche ſous les yeux, dans une agréable confuſion, & forme un tableau

champêtre qui ne fatigue jamais la vue. Aimes-tu le ſilence des deſerts? Deſcends dans la mélancolique vallée, où des rochers pendants s'inclinent ſur un étang noir & profond : tu y verras les nuages & les arbres ſe peindre ſur la face des eaux avec des ombres frémiſſantes. Que de charmes cette retraite offre à ceux qui fuient le fracas des villes! Que ces allées obſcures ont d'attraits pour des âmes ſérieuſes & philoſophes, pour ceux qui aiment la ſolitude, & qui, plongés dans une rêverie utile, s'entretiennent avec eux-mêmes ſur la vraie grandeur de l'homme, & ſur le prix de la vertu qui l'éleve au-deſſus des êtres vulgaires. L'Amant affligé, qui veut pleurer ſans témoins la perte de l'objet de ſes feux, qu'une mort prématurée lui a enlevé, ſe plaît auſſi dans ces lieux ſombres & ſolitaires : ce ſilence profond qui inſpire une ſecrète horreur, l'invite, & flatte ſa triſteſſe; il voit devant lui l'urne ſépulcrale de l'objet qu'il regrète en vain; il eſt longtems courbé ſur cette urne qu'il arroſe de larmes amères; dans le déſeſpoir de ſon cœur & dans le déſordre de ſes ſens, il croit encore entendre ſa

voix, cette voix douce & harmonieuſe, dont le ſeul ſouvenir l'enivre encore d'amour; il voit même ſa gracieuſe figure qui lui ſourit agréablement, il croit pouvoir la preſſer dans ſes bras, mais il ne ſaiſit qu'un air vague & inſenſible. Pénétré de douleur, il reſte immobile, juſqu'à ce que l'illuſion ſe diſſipant comme un ſonge, ſa raiſon triomphante l'ait ramené peu à peu ſous ſon empire. Cet Amant eſt cependant moins à plaindre que celui qui pleure quelque choſe de pire que la mort, qui pleure l'infidélité de ſa Belle. Son cœur ſans ceſſe déchiré par des tourments cruels, ſemble auſſi trouver quelque repos dans la ſolitude, où le roc courbé en voûte, ainſi que le vallon agreſte & ſauvage, forment un aſpect ſympathique qui nourrit ſa paſſion & ſeconde ſa douleur; car maintenant un paradis ne lui ſeroit pas plus agréable qu'un déſert aride & ſablonneux.

Mais l'Amant que Veſper conduit dans un lieu ſolitaire, en la compagnie de ce qu'il aime, eſt né ſous de plus heureuſes influences. Quelle flamme étincelle dans leurs yeux!... La douce ſympathie de leurs âmes montées à l'u-

niſſon, ſe peint dans tous les traits de leur viſage, elle attendrit leur voix & donne à toutes leurs paroles un ſentiment délicieux. C'eſt pour eux que Veſper répand les plus purs exhalaiſons, les côteaux fleuris ſemblent pour eux, être plus odorants, pour eux la roſe aromatique ſemble exhaler de plus douces odeurs, & c'eſt avec plus de complaiſance que le Zéphyr les rafraîchit en voltigeant au tour d'eux. Mais, qui peut décrire les délices qui n'ont jamais été ſenties que par ces mortels fortunés, dont les âmes formées d'un éther plus ſublime que celui du reſte des humains, poſsèdent le don d'étendre leurs ſens & leurs plaiſirs auſſi loin que les élans de leur eſprit? ... Prêtes-moi ton chant, Syrène volante, toi qui enchante dans ce moment, ſous les ombres, la ſolitaire contrée, par tes chants plaintifs & harmonieux. Que ne puis-je, touchante Philomèle, chanter l'Amour heureux avec les accents que la Nature t'a donnés ou que l'Amour ſeul forme en toi! Quelle oreille eſt inſenſible à tes ſons? quand du fond des jardins tranquilles, embaumés par les fleurs, tu charges le Zéphyr officieux de nous apporter

tes ſoupirs, ou, lorſqu'enfoncée dans un bois, tu apprends à l'écho fidèle l'art de ſoupirer harmonieuſement, en répétant tes mélodieuſes plaintes, juſqu'à ce que ta voix s'éteignant par dégrés, expire dans les airs. C'eſt alors que l'Amant ſerre avec un nouveau tranſport la main de ſa Belle; & qu'il croit toucher au bonheur ſuprême, ſi elle daigne lui répondre par un ſourire animé du feu de ſes beaux yeux.

Le fidèle Lucindor ſe hâtant de quitter des terres étrangères où il avoit fait un long ſéjour, ſongeoit à la jeune Doris, dont il traînoit par-tout les heureuſes chaînes. Il approchoit du moment où il devoit revoir ſa Patrie; ſes chevaux ardents redoubloient leurs efforts pour devancer l'arrivée de la Nuit, ils henniſſoient en reconnoiſſant les campagnes où ils avoient été nourris, & qui ſembloient aux yeux empreſſés de Lucindor s'être encore embellies pendant ſon abſence : heureux préſage pour ſon amour! Déjà, il apperçoit de loin le château habité par ſon Amante, & cette vue fait briller la joie ſur ſon viſage. Ce château lui

paroît s'élever ſur la haute colline beaucoup plus magnifique & plus agréable que les plus beaux palais d'Italie, ou que les ſuperbes châteaux de France. Là, ſon imagination avec des aîles de feu, devance ſon arrivée, & pénètre juſqu'à l'appartement de la belle Doris. Il ſe la repréſente tranſportée de joie à la nouvelle de ſon retour; il croit la voir couchée ſur un ſopha dans une attitude touchante : belle de ſa propre beauté, elle n'a rien emprunté de l'art; & l'innocence, la candeur, ſont les ſeules parures qui ornent ſon viſage. Elle ſoutient d'une main ſa tête penchée, & de l'autre le portrait de ſon Amant ſur lequel ſes lèvres brûlantes impriment les plus doux baiſers. Lucindor croit entendre ſes ſoupirs; & ſon nom murmuré par ſa belle bouche, ſemble avoir frappé ſon oreille. Douces illuſions de l'Amour! Images trompeuſes! dont cet amant nourrit ſa tendreſſe abuſée. Lucindor arrive cependant au château, & il eſt bien étonné de le trouver tout en fête. Il voit une illumination brillante & la joie répandue par-tout. Une foule de peuple & de domeſtiques, dont les cris augmentent l'allégreſſe,

s'empreſſent tumultueuſement, vont & viennent en confuſion. Lucindor fait à tous ceux qu'il rencontre des queſtions inutiles. Enfin, un Vieillard lui apprend ce qu'il cherche, & lui tient ce diſcours. « Noble Etranger, dit-» il, car ſûrement vous êtes étranger, puiſque » vous ignorez le ſujet de tous ces préparatifs. » Voici l'heureux moment où le riche Do-» rante va épouſer l'aimable Doris, qui eſt à » la fois ſa pupille & une riche héritière. » Lucindor, à cette nouvelle, frappé comme d'un coup de foudre, reſte pâle, interdit & ſans voix : d'un pas chancelant il perce la foule, monte l'eſcalier & pénètre dans une ſalle décorée magnifiquement pour l'odieuſe fête qu'on vient de lui annoncer : il cherche des yeux la fiancée. On va la chercher, dit tout bas un des ſpectateurs. Lucindor, furieux, déſeſpéré, ſort précipitamment de la ſalle ; il appelle ſes gens d'une voix égarée, & leur ordonne de quitter au plus vîte, un lieu qui eſt devenu ſi odieux pour lui. Il s'élance dans ſon char, la rage & le déſeſpoir dans le cœur. Une affreuſe Nuit vient couvrir ſes yeux qui ſe rem-

pliſſent de larmes; la noire Jalouſie vole au devant de ſon char, &, de ſon aîle empeſtée, ſoufflant le deſir de la vengeance, lui fait boire à longs traits la coupe empoiſonnée de la Haine. Déchiré par mille paſſions différentes, il alloit ſuccomber au poids de ſa douleur, lorſque ſon rapide chariot s'étant tout à coup arrêté, une voix foible & entrecoupée par des pleurs frappe ſon oreille. Une femme, preſſant ſes pas timides & tremblants, s'avance vers lui, & lui adreſſe ces paroles. » O vous! qui » que vous ſoyez, la Compaſſion a ſans doute » des droits ſur votre cœur, elle vous portera » ſûrement à ſauver une beauté malheureuſe » qui fuit avec moi, & qui n'a plus la force » de marcher. Nous vous quitterons au pre- » mier village, & nous retournerons chez nos » parents qui nous attendent avec impatience. « Elle dit, & le foible Lucindor, qui venoit de jurer au ſexe de ſon Amante une haine implacable, ne put étouffer ſa ſenſibilité naturelle. Il recueillit les deux fugitives, & les fit placer dans ſon char. Bientôt la plus jeune tombe évanouie dans les bras de ſa compagne, qui

pleuroit amèrement ſur ſon ſort. Mais quelle heureuſe révolution ſuccéda tout à coup à cette triſte ſcène, lorſqu'à la première hôtellerie, la lumière découvrit à notre voyageur le ſpectacle le plus intéreſſant! Quels furent le trouble & l'étonnement de Lucindor, en reconnoiſſant ſa chère Doris, pâle, froide & mourante, appuyée dans les bras de ſa fidèle compagne!... Il tombe à ſes pieds, il l'embraſſe, & reſte dans une triſte extaſe, juſqu'à ce que ſes baiſers ardents ranimant ſa Maîtreſſe chérie, elle ouvre languiſſamment les yeux & reconnoît ſon Amant; mais rappellant à peine ſes ſens, elle croit errer encore dans l'affreuſe Nuit qu'elle vient d'entrevoir, & que c'eſt l'ombre de ſon Amant qui ſe rencontre avec la ſienne. Cependant l'illuſion ſe diſſipe peu à peu, & ſes regards plus aſſurés lui confirment que ſon cher Lucindor eſt vivant & qu'elle vit elle-même pour lui. Cet Amant fortuné lui peint le déſeſpoir où l'avoit plongé l'appareil de ſon mariage avec ſon Tuteur, & ſon récit fait couler des larmes des beaux yeux de Doris. » Tu m'as donc ſau-» vée, dit-elle, mon aimable & fidèle Lu-

» cindor. Tu me rappelles à la vie, & mes
» jours ne ſeront jamais unis qu'aux tiens.
» Cher Amant!... Que tu m'as coûté de larmes,
» & les larmes les plus amères que le plus
» vif Amour ait jamais fait verſer à une Aman-
» te abandonnée! Que j'ai déteſté le fatal amour
» de Dorante, de cet infidèle Tuteur qui
» avoit lui-même formé les nœuds qui nous
» uniſſent! Le perfide vouloit, diſoit-il, gar-
» der pour lui une fleur qu'il avoit élevée avec
» tant de ſoins; mes larmes, mes prières n'a-
» voient pû lui faire changer de réſolution.
» Inutilement je lui repréſentois ſa folle &
» honteuſe perfidie : cent fois je lui ai décla-
» ré que mon amour pour Lucindor avoit
» jetté de trop profondes racines dans mon
» cœur, & qu'il me forceroit de le haïr au-
» tant que je t'aimois : il n'écoutoit que ſa
» paſſion inſenſée. J'étois ſa captive, juſqu'au
» terrible moment où mon ſort alloit s'unir au
» ſien avec des liens de fer : mais, pendant
» que l'on étoit occupé à me parer comme
» une victime, je profitai d'un inſtant où l'on
» oublia de m'obſerver avec la même atten-

» tion, & je me ſauvai avec cette fille qui a » élevé mon enfance & qui a bien voulu s'at- » tacher à mon ſort. Les ombres de la Nuit » ont favoriſé notre fuite, & mon horreur » pour mon Tyran me donnoit des aîles. Ce- » pendant les forces m'abandonnoient, & je » ſerois infailliblement retombée dans ſon eſ- » clavage, ſans le bonheur ineſpéré qui m'a fait » trouver mon libérateur dans mon Amant. «

Pendant ce diſcours qui enchantoit Lucindor, le char avoit repris la route de ſa terre & il voloit avec la rapidité du vent. Lucindor ne croyoit jamais arriver aſſez-tôt pour y dépoſer ſon Amante. Ce fut-là que l'Hymen & l'Amour parfaitement d'intelligence entr'eux, unirent deux cœurs faits l'un pour l'autre. Pour Dorante, il fut condamné à ſécher de dépit & de honte en voyant le bonheur de ces deux Amants : ſupplice cruel! qui accompagna ſans ceſſe le reſte de ſes jours.

Mais, ſans les douces illuſions de l'Amour, n'eſt-il pas poſſible dans une belle ſoirée du Printems, où toute la campagne ſemble n'être qu'un jardin, de goûter quelque plaiſir à ſe promener ſeul

ſur le bord d'un ruiſſeau tranquille, à ſuivre pas à pas ſon cours & celui de ſes penſées? C'eſt alors que je me plais à parcourir les environs d'un côteau couvert de bois & entouré d'un plant de haricots en fleurs, dont l'agréable parfum m'embaume. Car je veux toujours reſpirer l'air que Pomone & Flore parfument; je veux m'abreuver à longs traits dans la coupe de la Nature, bien différente des légères exhalaiſons que nos vaſes couronnés de fleurs, répandent dans nos appartements. Là, je vois tout rire autour de moi, tout eſt rangé dans un ordre & un aſpect agréable: de grandes forêts me forment une perſpective que tout l'art humain ne peut imiter; une ceinture de montagnes noirâtres confondues parmi les nuages, terminent ce beau point de vue. Parmi le nombre prodigieux de monts entaſſés, je diſtingue ceux du Hartz, reſpectables par les retraites obſcures qu'ils offrent à ceux qui s'entretiennent de philoſophiques penſées: je remarque ſur-tout le haut Méliboc voiſin du Ciel, dont la tête continuellement perdue dans les nuées, regarde au loin diverſes Provinces. Ici, Muſe, il faut

changer

changer de ſpectacle, & varier nos tableaux. Viens donc, & deſcends avec moi dans les profondes vallées ; avançons hardiment dans une contrée qui va nous paroître étrangère. Mêlons-nous parmi ces Mineurs que nous appercevons avec peine ſous ces obſcures cavernes : peuple toujours heureux & content, quoiqu'un Ciel auſtère s'étende ſur ſes froids vallons qui ſont rarement éclairés des bienfaiſants rayons du Soleil, & dans leſquels ne deſcend jamais la charue ni le diligent Laboureur : lieux inconnus à Cérès, qui n'a jamais reçu du pâle Mineur aucuns fruits de ſa moiſſon ! Du ſommet des rochers de marbre pend le ſapin lugubre, étendant à la fois ſes branches & ſes racines ſur l'abyme dont la vue ſeule fait frémir. Du fond de ces abymes, on entend la Bude précipiter ſes flots bruyants dans le lit pierreux qu'elle s'eſt creuſé : elle coule d'abord paiſiblement ſur la pente inſenſible des monts ſauvages ; enſuite, ſoumiſe aux efforts de l'Art, elle prête ſes forces pour mouvoir d'énormes machines qui ſervent à briſer des quartiers de roche pour en tirer la marcaſſite ; elle fait tourner des moulins ſans nombre,

& baigne les cabanes bâties ſur ſes bords. Le mugiſſement de ſes eaux, le bruit des roues & les coups redoublés des marteaux, font un fracas horrible qui frappe au loin l'écho des vallées parſemées de rocs. Jamais Vulcain ne ceſſe d'allumer ſes fourneaux ardents, qui répandent, avec un ſifflement effroyable, des torrents de fer en fuſion. Malgré l'ardeur du feu dont le dégré eſt décuplé par l'air violent qui le preſſe, le dur Cyclope, près du fourneau, voit tranquillement les étincelles brûlantes voler autour de lui, & la flamme pétillante rouſſir ſon feutre. Tandis que le Mineur ſe courbe pour pénétrer dans les entrailles de la montagne, pour y chercher la mine, les beaux jours & les diverſes ſaiſons paſſent rapidement ſur ſa tête & ſans lui cauſer aucune ſenſation. L'Aurore n'éclaire pas ſes premiers travaux, & Veſper ne vient pas les couronner avec un horiſon couleur de pourpre : un jour triſte & foible qui ſe gliſſe à peine par l'ouverture de la mine, répand autour de lui ſes rayons tremblants à travers les exhalaiſons ſouterraines, & lui laiſſe voir confuſément les durs minéraux qu'il coupe avec

une peine inexprimable. Heureux encore, si l'air grossier qu'il respire n'altère pas ses forces; ou si des vapeurs envenimées ne lui causent pas, dès sa jeunesse, la brûlante phthisie! Mais souvent un pied mal assuré l'entraîne au fond de la mine; souvent, un mur écroulant tout-à-coup l'enterre sous le poids de ses débris; ou bien de la poudre, qui trop précipitamment a pris feu, le fait périr sous des éclats de rochers. Tous ces divers accidents ne l'empêchent pas d'aimer le séjour obscur de la mine, où il gagne à peine le pain qu'il mange, & où il n'a pour boisson que l'eau dont il a découvert lui-même la source; tant la force de l'habitude & quelqu'ombre de liberté ont de pouvoir sur ce malheureux! Car, dès qu'il a quitté la foiblesse de la première jeunesse, érigé en garçon de moulin, il marche nuds pieds sur la neige, & gagne son pain à ce dur métier qu'il interrompt pour se délasser en chantant, aux rudes sons d'une guittare mal accordée. Bientôt, l'ambition lui fait embrasser la vie souterraine où il redouble son activité, pour mériter le tablier & le chapeau de Mineur. C'est alors qu'après avoir été courbé sous le roc

pendant toute la ſemaine, il ſe trouve richement dédommagé de ſes travaux par le jour de paie, où il reçoit le prix de ſes peines. Plein de joie, il prend le cor bruyant, la guittare ou le haut-bois au ſon clair; & jamais il ne permet que ſa coupe, dans laquelle il ne boit que le plaiſir, ſoit vuide, il la remplit d'une bière fortifiante; & en bûvant, il fait retentir l'écho des montagnes du bruit de ſes chants & de ſes cris d'allégreſſe.

O mon cher Giſeke! te ſouviens-tu encore des heures que nous avons paſſées enſemble, dans ces grottes brillantes que les monts du Hartz recèlent dans leurs flancs? Les longues ſoirées s'écouloient rapidement en écoutant tes converſations ſavantes. Quand les cornes argentées de la Lune reluiſoient ſur les ſapins élevés, & que nous entendions la bruyante Bude rouler ſes eaux à travers des rocs inébranlables, alors, étonnés de nous voir ſi avant dans la nuit, nous traverſions à grands pas les prairies déſertes, pour regagner le village ſolitaire enſeveli dans le vallon. Là, nous étions reçus par ton eponſe fidèle avec toute la joie que l'amour & l'amitié accompagnent.

Ton ruiſſeau nous fourniſſoit des truites, & la forêt, du gibier excellent ; un vin natur el&un entretien agréable aſſaiſonnoient nos repas. Oh! que nous fumes heureux, dès que la parfaite amitié ſe fut répandue dans nos cœurs! & que les ſoirées s'envoloient alors rapidement ſur les aîles hâtives du Tems qui ne s'arrête jamais!

Voici le tems où les ombres épaiſſes s'étendent plus profondément ſur les objets, qui deviennent à chaque inſtant plus noirs. Les nuages ſombres & démeſurés ont abſolument englouti les derniers rayons de la lumière, & le crépuſcule rembruni n'empêche pas de confondre enſemble prairies, champs & vallées. Le Cerf, maintenant plus hardi, quitte la forêt & ſuit la biche amoureuſe, qui le fait courir à travers les plaines & les montagnes. Envain le Laboureur a entourré ſon champ d'une haie épaiſſe & affermie par des pieux & des liens de paille, l'animal preſſé par l'aiguillon de l'amour, mépriſe ces vains retranchements ; il franchit la haie, & bientôt il a renverſé tout ce qui étoit dans le champ. Que les Chaſſeurs faſſent la guerre à ces animaux avides, qui ſouvent enlèvent aux Laboureurs,

dans l'eſpace d'une nuit, toute l'eſpérance de la récolte. Qui ne bénira vos amuſements guerriers, Princes & Rois, quand vos Chaſſeurs entourant les bois forment autour un rempart de toile, pour y renfermer les animaux deſtructeurs que le ſon du cor force de quitter leurs retraites? Le Laboureur viendra gaiement ſe joindre à la troupe de vos valets : faites donc environner le bois du côté de la bruyère, & faites-y dreſſer vos tentes de chaſſes; raſſemblez autour de vous les Grands de votre Cour, armez-les d'épieux de fer acéré & d'arquebuſes brillantes; que les creux des vallons retentiſſent des cris des Chaſſeurs, du ſon des cors & des aboiemens des chiens, juſqu'à ce que les biches plus timides, cherchant à ſe ſauver, paſſent devant les tentes à la portée du plomb meurtrier, & que le Sanglier hériſſant ſes ſoies, vienne donner contre l'épieu qui l'attend. Voilà des amuſements dignes de vous : jeux cruels pour les animaux que l'on immole, mais bienfaiſants pour le Laboureur dont ils ravageoient les champs.

Le Loup vorace, ami des ombres qui favoriſent ſes rapines, commence à quitter les bois

& ſa profonde retraite ; il preſſe ſes pas pour gagner les champs où la ſeule odeur d'un troupeau excite en lui un mouvement de joie proportionné à ſa faim ; mais toute ſa force l'abandonne, lorſqu'il entend les chiens vigilans faire en aboyant le tour du Parc. Il fuit, & va voir, dans d'autres lieux, s'il ne pourra pas trouver quelque proie qui lui ſoit moins diſputée. D'un autre côté, le Coq courageux, entouré de ſes femmes, eſt perché ſur le bâton le plus élevé d'un poulailler ſoumis à ſes ordres, tout eſt dans la plus grande ſécurité ; mais s'il apperçoit une fouine, un renard, ou quelqu'autre brigand ſemblable, il éleve auſſitôt ſon cri de guerre qui les fait fuir à l'inſtant. C'eſt auſſi le moment où la chauve-ſouris, quittant ou le trou d'un vieux mur, ou la crevaſſe d'une cheminée, avec ſon aîle chargée de ſuie deſcend, en voltigeant, preſque juſqu'à terre. La Chouette vient auſſi peſamment s'abattre ſur le toît d'une maiſon ſolitaire qu'elle fait retentir de ſon triſte chant : ſa voie lugubre fait friſſonner la foible Matrone remplie de ſuperſtitions. Mais le ſage Fermier, ſans faire aucune attention aux vains préſages de la Chouette,

ſonge à garantir ſes pigeons des coups meurtriers de ſon bec. Le Papillon tardif déployant ſes aîles enfarinées, s'élance ſur l'ardente bougie de l'homme d'étude, & tourne cent fois autour de la flamme, juſqu'à ce que la gaze de ſes aîles en ſoit brûlée.

Maintenant, tous les travaux ceſſent : le marteau tombe des mains appeſanties de l'Ouvrier, & l'aiguille légère qui a tant fait de tours dans la journée, eſt enfin abandonnée. L'Artiſan eſt aſſis tranquillement à la porte de ſa boutique, où il reſpire l'air du ſoir, la pipe fumante à la bouche. Il va enſuite à la taverne groſſir la bruyante aſſemblée qu'abbreuve gaiement un vin naturel ; c'eſt-là où l'on voit quelquefois le Cordonnier politique règler les affaires de l'Empire, cenſurer le Gouvernement, blâmer les Miniſtres, & tout en brouillant ſa raiſon, mettre l'ordre partout. Sa femme, de ſon côté, va viſiter ſes voiſines, & la voilà bientôt engagée dans un tourbillon de caquets ſans fins, où la médiſance préſide toujours ; ou bien, quand l'Hiver allongeant les triſtes ſoirées, les rend encore plus ennuyeuſes, & que l'on commence à bailler en ſai

ſant bruire le fuſeau, alors les contes de Fées & l'hiſtoire des Revenants font le tour de l'Aſſemblée, juſqu'à ce qu'une terreur panique ſaiſiſſant les conteuſes, effrayées de leurs propres imaginations, les force à ſe ſerrer l'une contre l'autre, & que, frappées d'épouvante, elles tombent dans un friſſonnement général.

Que l'Hiver de ſes aîles noires ſecoue la neige & les frimats, qu'il ſeme la triſteſſe & l'ennui ſur les obſcurs moments du Soir, dont le pareſſeux toujours oiſif eſt ſans ceſſe accablé; il n'entendra jamais ſe plaindre, de ſa longue durée, celui qui ſait trouver ſa ſociété dans lui-même, ou dans le commerce des Muſes. Que cette précieuſe partie du jour s'écoule agréablement pour moi, quand je la paſſe avec un petit nombre d'amis ſincères, dont les âmes pures, ſont dans un parfait accord avec la mienne! que nous ſavons mettre de douceur dans nos entretiens, dont les ſujets toujours variés roulent ſur des objets également ſages & utiles! Tantôt, nous exaltons la vertu qui fait le bonheur de l'homme; &, d'autres fois, nous célébrons les charmes de la douce amitié, qui, ſur la terre,

unit les cœurs avec des liens de roſes.

O Kirchmann, mon ami! je bénirai ſans ceſſe le moment fortuné où j'ai acquis ton cœur. Jamais je ne me laſſerai d'entendre les nobles préceptes que tes chants enſeignent & qui décèlent l'homme parfait. Tu mérites l'éloge du Sage, & la voix de la Vérité la plus ſévère qui eſt celle de la vraie amitié. Comment, cher ami, ta Muſe ne s'enorgueillit-elle pas des chants ſublimes & élevés qu'elle t'inſpire ?....

Souvent auſſi nous invitons dans nos doctes Soirées les ſages Etrangers, toujours prêts à nous entretenir; nous évoquons auſſi les Morts ſans baquette magique, & leur eſprit vient à nous du ſéjour de l'ombre éternelle, pour varier nos amuſements & nos études. Nous appellons ſur-tout les Grecs, ſublimes dans leurs idées; les Romains, riches dans leurs deſcriptions & nobles dans leurs images : nous les aſſocions avec égalité aux Chantres Bretons, qui ſont nos alliés & nos maîtres. O Génies heureux !.... Nous admirerons à jamais le Poëte divin qui nous a découvert le Paradis, dont nous n'avions que des idées baſſes & indécidées; ainſi que l'illuſtre Pope,

dont la lyre, tantôt douce, plaintive, forte & harmonieuſe auroit, s'il l'eût entrepris, calmé la haine des partis & la fureur des tigres Tu as auſſi part à nos hommages, divin Thompſon : ta lyre ſéduiſante a trop de charmes, en faiſant repaſſer ſous nos yeux le tableau circulaire des Saiſons de l'année ! Nouveau créateur, tu les embellis pour nous les faire aimer ; & tu ordonnes au Printems fleuri de ſe parer de roſes, & d'embellir la terre des plus agréables parfums, à l'Eté, de répandre dans nos champs les tréſors de l'abondance, & à l'Automne, de prêter des jours riants pour aider le Laboureur dans la récolte des moiſſons, tandis que l'Hiver à la tête des frimats, tient les orages enchaînés, juſqu'à ce que tu lui donnes l'ordre de les lâcher ſur la terre qui languit alors dans l'attente d'un nouveau Printems.

Il eſt encore quelques ſcènes, ſur leſquelles ma Muſe va jetter un regard rapide. Tous les tableaux ont des charmes pour les yeux connoiſſeurs & pénétrants : mais que ces charmes ſont différents ! Au milieu des Palais des Grands, au milieu des ſalles ornées de luſtres éclatants

& de lambris dorés, s'assemble une compagnie nombreuse que le bal bruyant & le jeu intéressé attirent. Ils pensent fort peu à demander si le Maître de la maison est mort ou vivant, tant ils sont occupés de jeu, de danses, de mascarades & de galanteries. D'un autre côté de la Ville opulente, on voit s'ouvrir l'Ecole des mœurs, annoncée modestement sous le nom de Jeux dramatiques. On voit dans ce Temple, la Tragédie se parer de son casque panaché, & voler aux escarmouches & aux combats; ou bien, s'arrachant les ornements impériaux, s'immoler aux mânes d'un Amant fidèle, ou se venger sur elle-même des mépris d'un ingrat adoré. Telle l'infortunée Didon gémit & se baigne inutilement dans les larmes; Enée fuit, & la laisse en proie à sa douleur; tel encore Canut le Grand, poussé par sa générosité, s'efforce en vain de sauver des révoltés qui ont juré sa perte. D'un autre côté, la riante & malicieuse Comédie chaussant le cothurne dont elle se pare, nous montre, pour nous distraire d'images souvent mélancholiques & douloureuses, Laure & Coraline parées des charmes que la vertu fait éprouver aux âmes

diſtinguées ; ou bien, excite nos ris par la critique adroite de nos défauts & de nos ridicules. Leçon bien ingénieuſe ! mais ſouvent moins ſalutaire à ceux qui ſont les modèles de ſes tableaux, que favorable au perſiflage badin, à qui elle apprend l'art fatal de ridiculiſer les vertus & les talents, les hommes & les Dieux.

Mais, quelle ſcène ! & quelle pompe nouvelle ! Mes oreilles ſont délicieuſement frappées des ſons de mille inſtruments de Muſique accordés avec art ; c'eſt ſurement le concert de l'Opéra ; c'eſt le champ des preſtiges & des enchantements : c'eſt-là que les Vainqueurs & les Vaincus viennent exprimer leur triomphante joie & leurs plus amères douleurs, par des chants aſſortis à leur ſituation touchante. O puiſſante harmonie ! je reconnois & je ſens tout l'empire que tu as ſur les cœurs ! Tu fus aſſez puiſſante, ſous les doigts d'Orphée, pour ſuſpendre le tourment des Euménides cruelles & pour endormir la fureur du Gardien des Enfers. Je te révère, & mon âme eſt toute entière dévouée à ton charme. Quelles que ſoient les règles qu'une critique auſtère invente contre toi, je te défendrai contre ſes

attaques; ton eſprit m'inſpire. Il me ſemble te voir aſſiſe ſur un Trône ſonore, entourée de Muſes & de Génies qui reçoivent avec admiration les préceptes de ton art divin, pour les porter un jour aux divers peuples du Monde, qui tous te connoiſſent & t'honorent par des ſons & un mode aſſorti à leur goût & à leurs oreilles. Cependant, malgré tous les écarts où les jettent le mauvais goût & l'ignorance, tu n'en es pas moins admirée partout, & ton empire n'en eſt pas moins univerſellement reconnu. Quelle eſt d'ailleurs la production, quel eſt l'ouvrage de la main, de l'eſprit ou du génie, qui puiſſe jamais plaire, ſi l'Ouvrier ou l'Artiſte inventeur n'a pas été animé de ton eſprit lorſqu'il le compoſoit?.....

O vous, qui avez paſſé toute la journée enſeveli dans de pénibles études, ou bien qu'une lecture inſtructive a retenu pendant ce tems dans un cabinet retiré; venez vous délaſſer aux ſons d'une Muſique raviſſante, qui remontera les reſſorts de votre âme abattue: ou, ſi le Dieu du repos vous retient près de vos foyers, pour ne pas perdre tout le plaiſir que l'harmonie peut

vous donner, prenez un violon de Steinert, & que votre archet en tire des ſons tendres & des chûtes harmonieuſes. Haſardez ſur une flûte des ſons plus enflés, des frédonnements accélérés, & des roulements ſemblables aux mouvements des vagues bercées par un Zéphyr léger; mais ſur-tout ayez un clavecin de Silbermann, & choiſiſſez une Belle aux yeux pleins d'eſprit & de feu pour le toucher; le charme de l'harmonie qui naîtra ſous ſes doigts délicats & légers, égaiera votre Soirée ſolitaire. Cette Belle pourra, s'il lui plaît, entonner ſur ſon inſtrument ſonore, quelqu'ouverture d'Opéra avec tous ſes accompagnements; &, ſi ſa voix le lui permet, elle chantera ces mêmes airs en les accompagnant des ſons de ſes cordes argentines. Alors, votre plaiſir ſera grand, & vos yeux ſe fixeront malgré vous ſur les lèvres enflammées de la Belle, qui expriment avec tant de graces & de chaleur le pathétique des ſentiments délicats.

Que ma Muſe célèbre ici l'honneur de la Germanie, qui peut diſputer à tous les peuples la gloire d'avoir excellé dans l'Art de la Muſique. Cette heureuſe contrée a vû naître plus de Mu-

ſiciens célèbres que la France & l'Italie enſemble. Hendel. cet Anglois qui fut admiré au Vauxhall de Renelagh, qui raviſſoit dans Saint Paul, & qui enchantoit ſur le Théâtre; celui-là étoit notre Patriote, & nous le réclamons; le marbre funèbre qui honore ſa cendre l'atteſte, & fait honneur de ſa naiſſance à la Germanie, qui en regrète encore un grand nombre d'autres, tels que Haſſe toujours heureux dans ſon exécution, & toujours nouveau dans ſes inventions. Ce Génie créateur n'étonna pas moins l'Allemagne que l'Italie, dont les Maîtres ſe formèrent ſur ſon exemple. Graun auſſi, inſpiré par le plus heureux génie, chanta les airs les plus tendres, même ſelon les règles les plus exactes, ſans pour cela priver ſa Muſe de ſon feu & de ſa hardieſſe. Mais, oublierai-je ce Vieillard, dont la compoſition facile & pleine d'un enthouſiaſme ſacré, a fait retentir nos Temples parl'harmonie des chants élevés au Seigneur : Ecoutez le bruit majeſtueux des vagues de la mer, ou le mugiſſement horrible des vents déchaînés dans une forêt épaiſſe, puis venez entendre ſi vous ſerez moins touché du chant d'un *Amen* harmonieux,

qui

qui doit répandre dans votre âme un délicieux mouvement d'allégreſſe. Toi ſeul, Télémann, as fait noblement retentir les Temples du Seigneur par des Hymnes & par des *Alleluia* majeſtueux. Les François, avares de louanges, admirent tes chants magnifiques ; & toi ſeul peux, avec des ſons profanes, imiter l'harmonie des Chœurs céleſtes.

Combien en avons-nous d'autres, de qui la lyre aſſez célèbre, approche de celle de ces grands Hommes, & qui ont fait un grand honneur à leur art ? Depuis l'Orgue juſqu'à la Flûte, nous avons de Maîtres, dont aucun peuple ne peut citer des pareils. Ma Muſe voit leur nombre prodigieux, & elle regrète que leurs noms ne puiſſent être contenus dans les bornes étroites d'un Poème : mais la Renommée a prévenu l'honneur qu'elle devoit leur rendre, en gravant les noms de ces hommes célèbres ſur les colonnes du Temple de l'Immortalité.

Les heures oiſives règnent actuellement partout : on n'entend plus le moindre bruit ; & chacun laiſſe repoſer ſon âme & ſon corps fatigués des travaux de la journée. Alors le Fils

de l'Erèbe, le Sommeil puiſſant, quitte le Palais qu'il habite au milieu des eaux du fleuve d'Oubli, & vole ſur la tête des Humains. Ou bien, ſi ce Dieu ne peut ſe réſoudre à quitter le charme des pavots & des herbes ſoporifiques de ſon domaine; il leur envoie ſon fidèle Miniſtre, qui, ſecouant ſur eux l'eſprit des plantes ſomnifères, engourdit leurs ſens, & les rend ſourds au chant des coqs matineux, aux cris des oies toujours inquiètes & aux aboiements des chiens vigilants. Arrête, Morphée, gardes-toi d'endormir les jeunes Epoux & les Amantes ſenſibles : ne les empêche pas de jouir des plaiſirs qui accompagnent la jeuneſſe & qui fuient comme elle à chaque inſtant. Que la jeune Bergère, menée par ſon Amant, le ſuive dans la prairie diſcrète, pour jouir de la fraîcheur des Vents carreſſants, du parfum des fleurs, & de la douce lumière de l'Aſtre d'argent qui brille au milieu du Ciel. O Lune! Déeſſe agréable, faites efforts pour diſputer au Soleil la gloire d'embellir la Terre; blanchis le miroir des eaux, & argentes la face des montagnes, que le Dieu

du Jour doroit pendant les heures de ſon cours. Puis, cache quelques inſtants une partie de ta lumière en faveur des Amants qui ſe retirent ſous l'ombre des boſquets habités par le roſſignol plein d'amour, ou dans le creux d'une grotte tapiſſée de verdure; car le grand jour ne nuit pas moins à la liberté que l'ombre de la Nuit à la beauté, & les Amours légers ſe plaiſent ſous un Ciel un peu obſcur. Mais, pour moi, ô Lune! ta lumière eſt toujours raviſſante; &, lorſque tu montes dans le Ciel, je crois voir le calme ſortir du Trône de Veſper; & il me ſemble entendre au-deſſus de moi de douces mélodies & des voix céleſtes qui animent mon chant terreſtre; le ſon des cordes de ma lyre, quoique touchée par une main profâne & mortelle, ſemble ſe mêler & ſe confondre avec celui des harpes céleſtes. Vous, Automne du Jour, qui me raviſſez par votre ciel ſerein, par votre chaleur douce & modérée, ainſi que par l'ombre tranquille dont vous m'enveloppez, vous faites repoſer mon âme, & vous l'aidez dans ſes retours ſur elle-même. Vous, bienfaiſant Veſper, dont le nom eſt ſi ſouvent répété dans mon chant, vous verſez à préſent les ſalu-

res influences que la terre attendoit, & votre ombre fraîche prête à mon âme la force de s'élever aux ſublimes images de la Nuit ſilentieuſe, qui, d'une marche pleine de majeſté, s'avance, & ſe ſoumet tout l'Univers. Que de force, ma Muſe, la peinture des ſcènes de la Nuit demande !... Reprends donc un peu ton haleine, & prépares tout le feu de ton génie pour me ſoutenir dans ce dernier effort.

TAYLOR INST.
OXFORD

A. Fisen inv. *C. Bayney Sculp.*

Ch. Eisen inv. C. Baquoy Sculp.

LA NUIT.

LE SILENCE ſombre, ſuivi des Ombres noires & des Heures obſcures, parcourt la Terre & les Cieux. La Nuit, dans ſa pompe, vole ſur ſon Char ſilentieux; un Vent frais marche devant elle pour accélérer ſa courſe. Elle ſe dévoile, & paroît dans toutes ſes graces; il ſort de ſa couronne de diamants des rayons argentés, & ſon long manteau parſemé d'étoiles, flotte dans toute l'étendue des Airs.

Reſpectable Vieillard, à qui tous les myſtères ténébreux de la Nuit ſont ſi familiers, & qui les as chantés d'une manière inimitable & ſuivant les accents de la mélodie Britannique, c'eſt à

ton génie, divin Yooung, que ma Muſe inſpirée par tes chants, doit les grandes images qu'elle va deſſiner, en imitant le ſublime de ton chant nocturne. Ecoutes auſſi, Ebert, toi qui nous as le premier introduit dans l'aſſemblée des Chantres Britanniques; toi à qui la Germanie doit la connoiſſance des merveilles poétiques répandues dans les Ouvrages d'Yooung, tu pouvois ſeul ſentir & rendre la beauté de ſes chants élevés. La Nuit obſcure a ſouvent vû ce Poëte livré à ſon enthouſiaſme, marcher à la lueur des étoiles, en méditant ſur l'harmonie des mouvements de la Nature. En rendant les Poéſies de ce grand homme dans une autre langue, Ebert, tu n'as pas été moins inſpiré ni moins applaudi que lui : comme lui, guidé par la ſympathie & par la conformité des goûts, tu as parcouru les déſerts & les tombeaux, & ton eſprit nous a fait trouver des charmes & des graces dans la deſcription des choſes qui nous avoient paru juſqu'alors les moins agréables. Prêtes-moi une oreille attentive; tout le mélancolique des ſcènes nocturnes n'a pas été épuiſé par les Poëtes Anglois, ma Muſe peut encore t'en deſſiner de nouvelles.

La Nature drappée de noir eſt enſevelie autour de moi dans un ſilence profond, le mouvement ſeul des arbres antiques de nos forêts ſacrées inſpire l'effroi; des ténèbres affreuſes couvrent nos vallées & nos plaines, tout eſt dans l'inaction : la Mort ſemble avoit dépeuplé la face de la Terre; une terreur univerſelle ſemble être répandue ſur le globe de l'Univers qui eſt couvert d'ombres froides & rembrunies. Les beautés céleſtes de la Nature ne ſont plus éclairées par la conſolante lumière du jour, elles ſont couvertes d'un voile rendoublé; les Plaiſirs n'y règnent plus, il n'en reſte pas même la trace. Fils du Ciel ! Père de la Nature ! divin Soleil ! pourquoi as-tu ſi rapidement diſparu ? ... où es-tu ? ... dans quel heureux climat as-tu porté ton chef rayonnant ? ... où brilles-tu maintenant ? eſt-ce chez ces Peuples ſauvages qui, dans leurs contrées éloignées, ſaluent ton lever éclatant par des cris de joie & par des danſes vives & animées ? Hélas ! en nous quittant, tu nous as laiſſés triſtes, conſternés & livrés à l'ennui. Nous ne voyons plus ces couleurs riantes & variées qui ſe peignant à l'occident de l'Horiſon, ſe mêloient

au rouge foncé de ton crépuſcule. Hélas ! par ta fuite ſoudaine, tu as plongé nos champs dans le deuil & dans l'effroi. Mais, pourquoi me plaindre ? Suis-je donc un de ces fols qui ne goûtent point de plaiſirs à moins que la Nature ne les colore de ſes plus vives couleurs ? La Nuit n'a-t-elle pas des beautés propres à développer au Sage & au Poëte, ces traits majeſtueux qui élevent l'âme & l'emportent ſur l'agréable ſphère de la diſtraction. Son Char paroît dans les nuages, elle étend ſon ſcèptre ſur l'hémiſphère, & règne en s'enveloppant dans ſes ombres. Quel vêtement plus léger ! Elle nous envoie le Sommeil bienfaiſant qui ſe hâte de deſcendre en fendant le vague des airs : il tient dans ſes mains une gerbe compoſée de mille ſortes de pavots qu'il ſecoue, ſuivant ſon plaiſir, ſur la tête des mortels. Les Songes trompeurs le ſuivent en voltigeant autour de lui : d'un côté, ſont les Songes noirs & malheureux, figures terribles & farouches, portant des aîles noires comme des corbeaux, ſouvent armés de poignards ; & qui, comme des Furies, ſecouent des faiſceaux de ſerpents qu'ils tiennent

dans leurs mains, dans le deſſein d'épouvanter les hommes par des images lugubres & effrayantes. Les Songes agréables & ſereins voltigent de l'autre côté de leur Divinité ; ils ne ſe mêlent jamais aux premiers, ils en ont trop d'horreur : occupés à ſéduire les pauvres Mortels, ils portent dans leurs mains des ſcèptres & des couronnes qu'ils deſtinent aux Eſclaves, des tréſors ſéducteurs qu'ils montrent aux pauvres, & des cœurs tendres & reconnoiſſans pour des Amants épris. En deſcendant ſur la terre, le Dieu du ſommeil paſſe ſouvent ſur des Palais ſans s'y arrêter, & honore les cabannes de ſa préſence. C'eſt aux châteaux magnifiques qu'il envoie le plus ſouvent les Songes effrayants, tandis que les Songes doux & tranquilles le ſuivent à la cabane du Laboureur & du Berger, dont les ſens ne ſont pas agités par la fatigue d'une débauche voluptueuſe, par les fumées des vins étrangers & par l'uſage des épices de Bantam.

Je viens à vous, bois charmants, promenades délicieuſes & mélancholiques, dont les vaſtes allées ſe terminent à des champs déſerts ;

en y cherchant les veſtiges de l'homme, j'entends retentir au loin mes pas d'une manière qui m'effraie, je vais m'aſſeoir ſur la côte couverte d'arbriſſeaux qui ſe baiſſent vers un précipice. Des champs en ſilence m'environnent: dans l'état où ils ſont, ils reſſemblent au royaume des Morts: la Terre n'eſt plus parée de ces couleurs variées, qui, enfans du Soleil, embelliſſoient ſa ſurface; la Nuit l'a plongée dans des ombres ſeptuples. Elle jette un triſte voile ſur les prairies & les jardins; elle cache les Palais des Grands aux yeux du Voyageur, qui les cherche en vain dans l'obſcurité. Ils ne paroiſſent pas plus à ſes yeux que les ſimples cabanes. Heureux Pays! dans lequel je trouvois le repos ſous un toît ruſtique, jouis-tu encore de la même félicité? voit-on encore chez toi le contentement aſſis à la porte de l'humble chaumière? Agréable contrée où l'innocente joie guidoit mes pas, tandis que les Dryades m'introduiſoient dans la reſpectable enceinte de leurs bois. Je ne reconnois plus rien, tous les lieux me ſont indifférents. Je n'entens plus la voix des mélodieux Chantres des forêts, qui invi-

toient ſi agréablement à entrer dans leurs déſertes ſolitudes. Où eſt l'ornement de la Nature, le Monarque des êtres animés & rempants, l'homme enfin ?... Ne reſte-t-il plus aucun veſtige de la création ? ſuis-je donc le ſeul à qui le ſommeil ait permis de t'admirer, ô Nuit ?.... Ne mérites-tu pas nos hommages auſſi-bien que le Jour ? Le Matin argenté paroît le premier ſur la Terre, il eſt paré de couronnes éclatantes & de roſes odorantes. Le Midi, enflammé arrive enſuite, ſuſpend les travaux des hommes & les invite à réparer leurs forces par la nourriture. Bientôt après paroît le Soir au teint doré : bienfaiſant comme un Dieu, il rafraîchit la Terre avec l'aide des Zéphyrs, & la roſée ſalutaire qu'il répand, n'eſt guère moins fructifiante que les rayons du Soleil. O Nuit ! tes dons ne ſont pas moins précieux. Ton Char eſt ſuivi du Sommeil qui nous fortifie & nous ſoutient ; les Rois mêmes, s'ils ſont privés de ce bien, ſont moins heureux que le dernier de leurs eſclaves qui repoſe tranquillement ſous les pavots de Morphée. Tu es la ſœur aînée de tes trois frères, qui ſe ſont partagés la moitié du Jour que tu

leur as abandonnée. Tu étois ſeule ſur le trône longtems avant eux. Auſſi reſpectable que la Déeſſe du Chaos, tu exiſtois avant que la Terre tournât pour la première fois ſur ſon centre. Quand le grand Roi du Ciel a voulu révéler aux hommes quelques myſtères importants, il a choiſi le moment où tu règnois ſur la terre, ou bien il t'a commandé d'envelopper ſon trône d'ombres myſtérieuſes. Quel avantage n'as tu pas eu ſur tes frères, lorſque tu préſidois au miracle de la création, ainſi qu'au moment où la Divinité eſt deſcendue pour éclairer la Terre en ſe faiſant homme? Des chœurs de Séraphins chantoient, en cet inſtant mémorable, des hymnes céleſtes. Bethléem riche & brillante de bonheur & de gloire! tu fus, cette nuit, viſitée par la Milice Angélique, & tu brillois au milieu du monde, comme une étoile reſplendit au milieu du Ciel. Le Seigneur s'eſt toujours ſervi de toi, lorſqu'il a préſenté des viſions myſtérieuſes aux âmes des Patriarches, & qu'il a découvert l'avenir aux hommes qu'il favoriſoit, comme il a fait à Manachaïm, & au père de la Maiſon d'Iſraël, en lui montrant l'Echelle ſacrée qui

faiſoit comme un pont dreſſé entre le Ciel & la Terre. Reçois mon hommage, ſublime Confidente du Très Haut, Nuit ſacrée !.... La Terre ardente attend ſouvent ton arrivée en pouſſant des exhalaiſons enflammées ; tu ne trompes jamais ſon attente, & tu viens la rafraîchir par des roſées plus abondantes que celles du Soir. Les Etoiles brillantes te reçoivent au milieu de leur aſſemblée & de leurs danſes. Tandis que tout ce qui reſpire dans la Nature ſe repoſe ſous ton gouvernement, le pauvre dort auſſi tranquillement couché ſur la paille, que le Prélat perdu dans le duvet du cygne. Tu es encore plus particulièrement révérée par le Savant, qui profite de ton règne pour élever ſon téleſcope vers le Ciel, pour découvrir le cours des aſtres, & pour contempler l'accord harmonieux du mouvement des mondes ſuſpendus ſur nos têtes. Daignes auſſi inſpirer ton Poëte, ô Nuit favorable à la méditation & au recueillement ! ton ombre lui ſuffit pour viſiter les tombeaux vénérables, & pour méditer ſur les chants admirables de Klopſtock, Leſſeing, Urtz, Kleith, Haller & de Vielland ; la poſtérité les recom-

mandera à ſes deſcendants, tant que les vertus & la grandeur d'âme ſeront de quelque prix aux yeux des hommes. C'eſt à la puiſſante influence de la Nuit que nous devons les chants harmonieux d'Yooung, auxquels les ſaints Habitants des Cieux ont répondu du haut des créneaux de ſaphir de l'Empirée. La Muſe céleſte qui inſpiroit jadis Milton, deſcendoit vers lui quand tu régnois ſur notre monde; & la lumière intérieure croiſſoit alors dans l'âme de ce grand homme, à qui tu as fermé les yeux, une grande partie de ſes jours. Quand l'homme peut-il s'élever plus efficacement vers l'Etre ſuprême, par la prière, que lorſque la Nuit tire devant ſes yeux l'obſcur voile qui lui cache tous les objets, & qu'elle l'enlève ainſi à toute eſpéce de diſtraction? C'eſt dans ce tems, que l'Univers ſemble être un oratoire public, où les Anges attendent les hommages des hommes pour les porter aux pieds du trône de l'Eternel. Que ton char, ô Nuit! ne paſſe jamais ſur ma tête ſans que mon cœur adreſſe au Ciel les prières reconnoiſſantes qu'il doit à ſon Créateur.

Lorſque, tout occupé de mes penſées, & ſe-

queſtré du monde peuplé de fols & de méchants, je ſuis aſſis ſur le bord d'un bois, j'entens derrière moi le murmure des Vents qui, en ſifflant, agitent le feuillage argenté des frênes tremblants : bientôt le bruit augmente, & les Vents dans leur violence, ébranlent les arbres les plus robuſtes, tels que les ormes puiſſants & les chênes élevés. L'Orage s'annonce dans toute ſa fureur, les Vents mutinés confondent enſemble les arbres & les arbriſſeaux ; on entend la forêt mugir comme les vagues impétueuſes d'une mer déchaînée. La Nuit enveloppe le Ciel de nuages ſéditieux, que l'air agité convulſivement, preſſe & réſout en des torrents de pluie ; la Tempête les pouſſe avec violence, ils ſe rencontrent & ſe heurtent dans les plaines de l'Air qu'ils rempliſſent de ſillons de feu accompagnés des coups horribles de la foudre. La Terre ſemble alors être menacée de l'inondation ; mais c'eſt en vain, les nuages, jouets des Vents, ne font que parcourir les champs de l'Air, juſqu'à ce que l'Ange qui tient les orages, arrête & ſuſpende l'urne de la pluie. La tranquillité ſuccède alors au tu-

multe, le Ciel reparoît de nouveau, & les Etoiles rayonnantes brillent dans l'eſpace des champs azurés.

La Lune ſur l'Horiſon montre ſes cornes pâles, & répand ſa lumière ſur les champs que ſa préſence rend plus animés; elle eſt conduite par les Heures tranquilles qui veillent ſur la Nature lorſqu'elle eſt enſevelie dans le ſommeil. Le ruiſſeau qui murmure, roule dans ce moment plus lentement ſes flots que la Lune argente; & les replis qu'il fait à travers les prairies, varient le tableau que la Nature me préſente : je n'entens plus ſouffler dans la forêt d'autre Vent que le Zéphyr qui berce les ſaules & les peupliers : un deſir me preſſe d'entrer dans l'épaiſſeur du bois : malgré l'effroi qui veut m'arrêter, j'y porte mes pas ſans ſavoir où je vais. Pénétrerai-je juſqu'à l'obſcur réduit où ſe cachent les animaux à qui la puiſſance des hommes fait craindre la lumière du Jour? Traverſerai-je la friche dégagée d'épines & des buiſſons incommodes, mais qui eſt entièrement minée par les repairs du gibier timide? Dans mon irréſolution, je m'étends ſur la mouſſe mollette, où mes penſées

ſées ſolitaires viennent m'entretenir juſqu'au retour de l'Aurore.

La ſplendeur du clair de Lune forme un coup d'œil ſingulier, & tout à-fait différent de celui du Jour, pendant lequel tout eſt animé, tout eſt remué par le travail & la joie qui s'accompagnent ou ſe ſuccèdent. Je me plais alors à remarquer les objets que la Lune découpe par des ombres froides. Je vois, loin de moi, le Village au milieu duquel s'élève l'Egliſe qui eſt entourée du Cimetière. Cette vûe me fait friſſonner, je ne ſais quel mouvement s'éleve en moi; je preſſe mes pas pour arriver à ce Sanctuaire, en la garde duquel eſt confiée la cendre de nos Aïeux, & qui reſſemble aux bords ſilentieux du Léthé. O Muſe! entrons ici; ne dédaignes pas de m'accompagner dans ce lugubre aſyle, & occupons-nous des utiles penſées de la Mort que tout ici nous répréſente.

Champ du dépôt de la cendre, Terreurs nocturnes qui habitez ſous les cyprès, & vous, Ombres funèbres des ſépultures, recevez mes ſaluts: c'eſt en tremblant que je me hazarde

TAYLOR INST. OXFORD

de marcher ſur les tombes. Ces monuments ſimples & dénués de faſte, ne ſont point couverts par des marbres faſtueux. L'honnête Laboureur, qui ſommeille ici, n'eſt point chargé d'Inſcriptions éloquentes, qui ne ſont ordinairement que le tribut de la flatterie : on ne voit que quelques Croix, un bouquet d'abſynthe flétri & trempé de larmes, ou quelques couronnes de fleurs dépoſées ſur la tombe d'une jeune fille ou de quelqu'adoleſcent. La pure innocence d'une vie ſans reproche n'eſt-elle pas plus glorieuſe que tout ce que le luxe peut imaginer ? N'eſt-ce pas un éloge bien plus touchant, que ce marbre chargé de vers que l'Intérêt a inſpirés, & d'écuſſons faſtueux qui ſont ſouvent tout le mérite & la recommandation du Gentilhomme qui en eſt couvert.

Un tilleul majeſtueux s'élève au milieu de cette aſſemblée inanimée, il rend le lieu encore plus propre aux réflexions : je vais m'aſſeoir au pied de cet arbre, & laiſſer prendre un libre cours aux penſées ſérieuſes qui occupent mon âme.... C'eſt donc ici où tombe le rideau qui couvre les ſcènes de la vie & les ſcènes du

théâtre du monde!..... Le foible & le puiſſant viennent & demeurent à cette dernière ſtation!..... Nous ſommes tous la proie de la Mort. Avide de rapines, elle ſe ſaiſit du Laboureur & du Pâtre, comme du Conquérant & du Héros; elle eſt auſſi ſatisfaite de la priſe des premiers que des derniers; elle confond & précipite avec un cruel plaiſir les bâtiments & les projets que l'Ambitieux élevoit dans les airs; elle enlève le Monarque du milieu de ſes ſujets & dans le plus bel inſtant de ſa gloire; de ſon ſouffle empeſté, elle réduit en poudre les roſes & les lys d'une Beauté naiſſante qui étoit la fleur de ſon canton; ſans ceſſe occupée à moiſſonner, elle ne donne jamais deux coups, & ne s'élève point de trophées: elle eſt trop occupée à courir aux diverſes extrémités du monde pour porter des coups ſûrs & ſouvent inattendus. Tombeau étroit, dernière demeure des Dieux de la Terre, combien n'abbaiſſes-tu pas leur orgueil! Vain mortel, regarde cette cendre; elle eſt le reſte d'un homme fier de l'autorité dont tu te vantes ſi fort aujourd'hui. Que lui reſte-t-il? Où ſont ces vaines réſolu-

tions & ces eſpérances altières ? c'étoient autant de chimères agréables qui voltigeoient autour de lui pour le tromper ; qu'il les rappelle maintenant s'il le peut ! Il n'eſt qu'une ſeule eſpérance, c'eſt celle qui conduit les hommes vertueux, elle les ſoutient auſſi dans l'autre vie : amie des hommes, elle ne les quitte pas qu'elle ne leur ait fait obtenir le prix qui eſt la récompenſe de la vertu. Ma Muſe pénétrante me fait voir cette douce conſolatrice, placée entre la vie & le néant, invitant les hommes à mépriſer les vanités & les vaines joies du monde, en proférant ces paroles engageantes : » O, qui » que tu ſois ! ne trembles pas à ta fin derniere, » toi qui as honoré ta vie par des actions ver- » tueuſes ; tu ne mourras point dans la ſépul- » ture : la fraîche caverne ne reçoit ton corps » que pour quelque tems ; ton âme bientôt » goûtera des raviſſements plus enchanteurs » mille fois que les plus délicieuſes joies de la » terre. Tu perceras en triomphe la nuit du » tombeau, & tu en ſortiras reſplendiſſant » comme un aſtre ; des couronnes & des pal- » mes immortelles t'attendent dans l'Eternité. » Vainqueur des paſſions qui donnent la mort,

» tu entendras à ton entrée dans le Ciel, des » chœurs d'Anges qui ſuſpendront le chant des » hymnes céleſtes, pour élever des cris d'allé- » greſſe. «

Heureux celui pour qui les ſaints Habitants des Cieux chantent un cantique de joie à l'heure de ſon paſſage en l'autre vie! En vain la Terreur voudroit ſecouer ſon panache affreux autour de lui; en vain la foible Amitié répand autour de ſon lit des larmes amères, comme ſi elle croyoit par-là, pouvoir lui racheter la vie, le ſage Philoſophe ferme tranquillement les yeux, & ſon âme monte au Ciel comme la flamme la plus pure, à l'aide de ſon ardente dévotion. Ainſi mourut devant mes yeux le ſage Mentès, qui étoit encore plus Chrétien que Philoſophe: auſſi l'inſtant de ſa mort fut célébré par des chants immortels; & une troupe d'Anges ſaiſiſſant ſon âme pure comme de l'éther, la portèrent en triomphe dans les Cieux.

O tranquille hameau! toi qui m'offre des charmes que je ne trouve pas dans les villes! ..... qu'il eſt bien plus doux de repoſer dans ton enceinte, que dans ces cités profânes où la licence &

le vice environnent le lieu de notre dernier repos, & violent ſouvent nos ſépultures! Que je me tiendrois heureux, ſi, au lieu de pompeux monumens, les foibles reſtes de mon corps étoient arroſés des larmes de l'Amitié! Je voudrois repoſer ſous l'ombre de ce tilleul, & qu'un Voyageur, quelquefois même un ami des Muſes, vinſſent viſiter l'aſyle qui me cache aux yeux des profanes.... Mais, quelle noire penſée obsède mon âme? Pourquoi des torrens de larmes coulent-ils de mes yeux? d'où me vient la profonde mélancolie qui arrache de mon cœur des ſoupirs douloureux?..... Hélas? en m'arrêtant à contempler l'aſyle des Morts, le ſouvenir de mon père ſe renouvelle à mon âme encore affligée de ſa perte. Ah! je vais chercher ſon tombeau, tandis que la Lune, de ſa lumière chancelante, peut encore éclairer mes pas & mes regards. Mais, non, ce ſeroit en vain!..... Ma deſtinée me refuſe la conſolation de viſiter le monument qui recèle la cendre de celui que je reſpecte encore aujourd'hui: je ne peux arroſer de mes larmes filiales, ſon urne reſpectable.... Peut-être que ſi j'étois ſur ſa tombe, livré aux plus noires penſées, je verrois paroître ſon

ombre, devant laquelle je pourrois me proſterner! ..... O le meilleur des pères! ..... J'étois loin de toi lorſque tu as changé de vie, mon cœur ne t'a point remercié, dans ce cruel moment, des tendres ſoins que tu as pris de mon enfance; je n'ai point baiſé ta main paternelle, je n'ai point entendu la bénédiction que tu m'as donnée dans l'éloignement. Ma Muſe triſte te conſacre ici l'encens qu'elle te doit. Dès ma jeuneſſe la plus tendre, tu conduiſois ma main ſur la lyre; tu écoutois avec bonté les foibles ſons que j'en tirois, & tu daignois quelquefois y ſourire. Si jamais je retourne dans la contrée où repoſe ta cendre, je ferai un ſaint pélerinage à ton tombeau; je l'arroſerai de mes larmes, & je dirai avec douleur: Ici, repoſe le meilleur des pères! Eloge ſimple & fidèle, que répéteront avec moi tous ceux qui ont éprouvé la bonté de ton cœur généreux.

Enfin, les brillants édifices de la ville tumultueuſe ſont auſſi plongés dans la plus noire nuit. Un Silence profond habite les rues ſolitaires & déſertes. Il n'y reſte plus aucuns veſtiges du tumulte, du fracas, du déſordre &

des embarras horribles qui, pendant la journée, faiſoient redouter la promenade de ſes rues : on n'y entend plus rien, ſi ce n'eſt, dans quelques endroits, le bruit des chants & des harmonieux concerts qui ſe font dans les palais des Grands. On rencontre auſſi quelquefois des troupes de maſques folâtres qui fréquentent les bals & les aſſemblées, juſqu'à ce que l'arrivée du Matin les chaſſe dans leurs maiſons. Mais ma Muſe ſe garde bien de ſe mêler parmi les divertiſſements tumultueux & ridicules ; aſſez d'autres les ont peints, tous avec des pinceaux & des couleurs aſſortis à leur goût & à leur génie. Puiſſe la gloire que ces tableaux leur ont acquis, les préſerver du preſtige qui attire l'homme à ces futiles amuſements ! Pendant ces folles diſſipations, le Sage & le Poëte ſont occupés à des lectures utiles qu'ils font à la lueur de la lampe qui éclaire leur travail. C'eſt alors que les Aſtres verſent leurs plus douces influences ſur leurs génies, afin qu'un jour ils éclairent l'Univers, ou qu'ils célèbrent la Toute-Puiſſance divine dans des chants immortels. Cependant ils ſont troublés dans leurs médita-

tions par un nouveau bruit qui, malgré eux, les fait friſſonner. C'eſt un Char funèbre qui s'avance lentement, dont les roues de fer forment un bruit qui imitent le tonnerre & qui ſe répète en écho par toute la ville. On apperçoit beaucoup de flambeaux fumants dans les épaiſſes ténèbres; le Char eſt entouré d'une ſuite nombreuſe revêtue des couleurs de la Nuit. On entend la voix lamentable du mari ou de l'épouſe, du père ou de la mère & des parents inconſolables, qui répandent à l'envi des torrents de larmes. La marche continue, &, par hazard, elle s'arrête devant la maiſon du riche débauché, comme ſi elle vouloit lui reprocher ſon égarement & l'abus qu'il fait de ſes richeſſes. Ce fracas lugubre bleſſe les oreilles du libertin; le flambeau funèbre frappe ſes yeux comme l'éclair frappe les ſombres nuages, & vient porter l'effroi dans ſon âme tremblante. Il perd contenance, laiſſe tomber de ſes mains la coupe pleine qu'il vouloit porter à ſes lèvres: il ſe leve rapidement, & va regarder le Convoi. A cette vue, il pâlit, & ſent pour la première fois qu'il eſt mortel; les autres convives

plus téméraires encore, viennent bientôt relever ſon courage abbattu, par des diſcours qui annoncent de la réſolution & de la fierté. Ils rient de ſa puérile frayeur, & de ce qu'il a pu craindre la mort ſur ce qui n'en eſt que la repréſentation. La pâle crainte ſe diſſipe, & quitte ſa joue mourante à meſure que la marche funèbre s'éloigne. La coupe fait de nouveau ſon tour, & l'on s'efforce de bannir l'odieuſe idée qui vient de troubler la joie de l'aſſemblée; l'orgueil reprend ſon empire, &, tout en noyant leur raiſon dans des flots de vin, ces inſenſés oſent ſe croire immortels comme des Dieux. Ce ſpectacle ſalutaire ne quitte pas ſi aiſément l'eſprit du Sage; ſes regards ſuivent le mort juſqu'au tombeau, il entend même rouler le cercueil dans la tombe, & ce bruit le fait frémir. Mais un ſpectacle conſolant ſe découvre à lui: la Religion, ſur ſes aîles ardentes, tranſporte ſon âme au-delà des tems & des lieux, elle lui découvre les ſcènes raviſſantes qui font la félicité des âmes dans le ſéjour des Bienheureux. Elle lui montre les couronnes qui l'attendent, s'il conſerve ſes mœurs exemptes de

la corruption du ſiecle, & s'il peut réſiſter à la force de la ſéduction de l'exemple. C'eſt ainſi que la Providence réveille, par l'image de la mort, l'âme qui ſommeille, ou qui s'égare dans la diſſipation & les plaiſirs qui étouffent toutes les ſemences de vertu & baniſſent entièrement l'idée du Créateur miſéricordieux.

Sylvius étoit un jeune homme à la fleur de ſon âge, qui réuniſſoit les avantages de la naiſſance & de l'opulence; ſon maintien étoit noble, la douceur régnoit dans ſes yeux & la vertu dans ſon âme. L'Amour l'avoit bleſſé du plus fort de ſes traits pour la charmante Stella. Cette Beauté céleſte, encore dans l'âge de l'innocence, lui avoit abandonné ſon tendre cœur, leurs yeux reſpiroient la plus vive paſſion, ils couloient enſemble des jours heureux, lorſque d'importantes affaires arrachèrent Sylvius à Stella, pour un court éloignement. L'Amour lui prêta ſes aîles pour revenir trouver ſa charmante Stella. Comment auroit-il pû vivre longtems ſans voir ſes beaux yeux qui, comme un ciel ſerein, répandoient l'allégreſſe dans ſon âme? ..... L'étendart de la Nuit étoit au milieu des Cieux

obſcurs, lorſque Sylvius approchoit de la maiſon de ſa Maîtreſſe. Déjà, dans l'éloignement, il voit cette maiſon chérie fort éclairée; mais, en s'approchant de plus près, il apperçoit une décoration funèbre, puis il voit enlever par des Porteurs une jeune Fille parée des couleurs de l'innocence & couronnée de fleurs. Frappé de cette triſte pompe, il s'arrête en prononçant ces mots » Ciel! quel compliment aurai-je à » faire à ma chère Stella en l'embraſſant? Elle » aura ſans doute perdu quelqu'une de ſes » parentes ou de ſes amies les plus cheres? » Je trouverai ſes beaux yeux baignés de larmes, & ſon eſprit ſera plongé dans les images de la triſteſſe & de la mort..... Mais que » ſeroit-ce, ô Dieux! ſi c'étoit elle-même qui » reposât ſur ce lit fatal? ..... Noire & horrible » penſée, fuis loin de moi, & retourne dans » l'affreuſe Nuit qui t'a engendrée. Ma chère » Stella eſt pleine de joie, & va bientôt ſou» rire à l'amour de l'heureux Sylvius qui l'a» dore. « Il dit, & ſe hâte d'arriver au milieu des Porteurs : il demande le nom de la morte. Eſt-ce Stella!... dit-il. En prononçant ces

terribles mots, des larmes douloureuſes coulent de ſes yeux : il approche du cercueil en frémiſſant.... Hélas !..... c'étoit Stella !.... La Mort cruelle n'avoit pû lui ôter tous ſes charmes. Qui pourroit jamais peindre la violente douleur, l'affreux déſeſpoir & les paſſions cruelles & tumultueuſes qui déchirerent en ce moment l'âme de l'infortuné Sylvius ? Accablé de ce funeſte accident, il perd le ſentiment, il reſte ſans vie & ceſſe de parler pour jamais. Les ſecours des aſſiſtants le font revenir à lui : mais, chargé du poids de la lumière qui lui paroît accablante & odieuſe, il fuit dans un deſert, où il paſſe le reſte de ſes jours à pleurer la perte de ſa chère Stella ; &, depuis ce jour funeſte, il n'a jamais permis à ſes lèvres de proférer d'autre parole que le nom chéri de ſon Amante.

Tandis que les habitants de la ville & de la campagne enſevelis dans le ſommeil profond, oublient toutes leurs inquiétudes, la Méchanceté & la Perverſité veillent pour faire du ravage. Qu'un animal vorace ſorte de ſa caverne, qu'un lion féroce rugiſſant dans le bois ne reſpire que ſang & carnage, qu'un loup raviſſant

s'élance dans la plaine, & qu'il nous annonce par ſes heurlements qu'il va chercher ſa proie : on pardonnera ces déſordres en faveur de l'inſtinct que ces animaux ont reçu de la Nature. Mais que des hommes ſoient plus avides de proie que des animaux carnaciers : comment les excuſer? Comment eſt-il poſſible que les vices baniſſent du cœur de l'homme tout ſentiment d'honneur & d'humanité? Le voleur fatigué des meurtres qu'il a commis ſur les voyageurs égarés, quitte le bois & parcourt les champs deſerts; favoriſé des ténèbres, il rôde autour du Château du noble campagnard dont les chiens vigilants font retentir le village de leurs aboiements. La fille du Seigneur inquiète & timide, paſſe dans l'effroi les longues heures de la nuit, elle prend le moindre bruit pour le ſignal de l'invaſion; ſa frayeur lui peint ces ſcélérats armés d'épées, de poignards, cachés ſous des maſques affreux & guidés par l'audace altière. Elle préféreroit dans ce moment d'être la plus pauvre du village, & elle envie le ſort de l'habitant de la ville, qu'elle croit être plus retranché derrière ſes murs & ſes remparts élevés. Mais la Providence attentive à

veiller ſur l'innocence, charge une légion d'Anges ſecourables de veiller ſur cette jeune Beauté. L'homme pieux voit ſouvent briller ſur la cîme d'une montagne, les chariots d'or de cette armée angélique. Il voit l'air couvert de boucliers & d'armes éclatantes qui font la ſureté des âmes innocentes. Ces Anges conſervateurs s'avancent par légions : la Terreur effrayante marche d'un pas rapide à la tête de leur avant-garde. Elle frappe l'impie de terreur, ſon cœur frémit & il fuit avec trouble ; tandis que le juſte marche courageuſement à travers les ténèbres ſous la protection de la garde angélique. Il tâche d'abréger la longueur de ſon chemin par des chants conſolants : il arrive enfin fort heuſement au lieu de ſa demeure, où ſa femme, qui l'attendoit avec impatience, l'embraſſe tendrement, ainſi que ſes jeunes enfants qui ſautent en bégayant autour de lui.

Jamais la Nuit ne gouverne avec un ſcèptre plus dur que lorſqu'elle eſt aſſociée à l'Hiver nébuleux. C'eſt dans cette partie de l'année, qu'elle étend ſon règne ſur les deux tiers de la journée ; c'eſt pendant ces nuits ténébreuſes

que les orages verſent leur urne ſur la terre. Des brouillards impénétrables à la vue s'élèvent juſqu'au Ciel. Les étoiles tremblantes diſparoiſſent aux yeux, même au verre obſervateur qui les cherche, & les rayons lumineux que jettent les cornes de la Lune ne peuvent percer à travers les exhalaiſons humides. Les eaux deviennent de moment en moment plus abondantes & plus rapides; bientôt, tout eſt couvert d'eau, dont les flots écumants roulent & ſe précipitent avec fracas du haut des monts eſcarpés, puis s'écoulent dans les plaines qui ſont couvertes de neige. Elles font, en tombant, un bruit encore plus terrible que celui des vagues de la mer. Les ſapins arrachés à leurs racines, roulent avec les flots écumants, & les neiges entraînées viennent auſſi groſſir les torrents rapides qui enlèvent ſouvent avec eux des quartiers de rocs. Les collines, les ſentiers, les ponts, tout eſt englouti par les ravines violentes; l'horreur & le danger habitent près de cette onde rebelle. Un friſſon ſubit s'empare du Voyageur qui entend avec effroi le torrent enflé qui court devant lui; il ſent ſon cheval

épouvanté

épouvanté qui recule. Frappé d'un noir preſſentiment, & averti par ſon Ange gardien, il retient ſon cheval qui eſt tout hors d'haleine; il prête, pendant quelques inſtants, une oreille attentive à l'orage ſéditieux qui le mouille & le pénètre, puis armant ſon cœur de courage & ſe fiant à la connoiſſance qu'il a des chemins, il ſe jette aveuglément dans le précipice : les flots l'ont bientôt englouti..... Ils entrainent le Cavalier & le cheval qui s'efforce en vain de ſauver ſon maître; ils ſont tous deux confondus avec tout ce que le torrent entraîne. L'Ange, dont les efforts ont été vains & inutiles, ſe retire en ſoupirant, & le corps du Voyageur eſt jetté au loin ſur des bords étrangers. Sa femme paſſe toute la nuit à l'attendre & à gémir. L'obſcurité & l'orage ne peuvent l'empêcher de fixer les yeux ſur le chemin par lequel il doit revenir; mais c'eſt bien inutilement : pluſieurs jours triſtes s'écoulent avant quelle reçoive le cruel avis de la fin de cet époux qu'elle regardoit comme ſon unique appui & ſa conſolation.

La Nuit eſt moins terrible, quand les forêts,

les ruiſſeaux & les chemins s'endurciſſent ſous la gelée, & quand mille petites étoiles & autant de paillettes brillent pendant un beau clair de Lune. C'eſt alors que les Aſtres ſuſpendus au milieu du Ciel le plus pur, éclairent le Voyageur; la neige retentit ſous ſes pas, le vent piquant du Nord favoriſe ſa marche & le pouſſe vers le lieu de ſa deſtination. Les ruiſſeaux ſe prennent, la roue du moulin tourne plus lentement juſqu'à ſon dernier tour, après lequel elle reſte immobile, enchaînée par la glace; des faiſceaux d'aiguilles de cryſtal ſont ſuſpendus à ſes rayons; la pouſſière nîtrée s'attache auſſi aux arbres de la forêt, leurs branches s'ornent d'une parure brillante; & tout eſt décoré le matin d'un blanc éblouiſſant.

Mais, ma Muſe, pourrois-tu oublier les Nuits agréables que le Printems & l'Eté nous donnent? Lorſque la Nature toute en fleurs préſente un paradis délicieux, le plus chétif buiſſon exhale auſſi ſon odeur; on reſpire un air rafraîchiſſant, & parfumé des plus balſamiques odeurs. Le roſſignol, par les ſons les plus tendres, porte dans nos âmes des raviſſe-

ments qu'elle n'éprouve jamais ailleurs. Un beau Ciel, parſemé de rubis & d'Aſtres brillants, nous éclaire pour jouir de toutes ces voluptés. Peut-on, pendant de ſi belles Nuits, s'abandonner au ſommeil? Ne deſire-t-on pas au contraire que les heures qui s'envolent ſi rapidement, retardent leur courſe pour prolonger nos plaiſirs? Le Voyageur qui jouit de ce ſpectacle, admire la Terre devenue alors un jardin délicieux; il préfère de bon cœur, la douce obſcurité de ces Nuits à la brûlante & fatigante chaleur du Jour. Combien eſt heureux celui qui, dans ſa propre maiſon ornée de jardins étendus, profite autant qu'il lui plaît de ces agréables Nuits! Il ſe promène dans ſes allées touffues ou derrière une charmille épaiſſe, tandis que les Aſtres éclairent ſes parteres fleuris. Des feux céleſtes s'allument rapidement ſur ſa tête, & menacent de s'élancer juſqu'à terre; mais ils s'éteignent bientôt, & dans leur chûte, ils imitent le jeu des feux d'artifice. L'âme ranimée par le ſpectacle de la Nature pleine de charmes, n'en devient que plus propre à ſe livrer aux méditations profondes & aux fati-

gues de l'étude..... Mais eſt-il un plaiſir plus grand que celui de partager les délices d'une belle Soirée avec une Amante chérie ? N'eſt-ce pas alors le comble de la félicité, lorſque la Belle, en s'arrêtant dans ſa promenade, preſſe la main de ſon Amant, & lui jette les regards les plus paſſionnés?... L'éclat de ſes beaux yeux eſt plus brillant pour lui, que celui des Aſtres. Elle ſe baiſſe de tems en tems pour cueillir des lys & des anémones; elle en fait des guirlandes dont elle pare les cheveux bouclés de celui qu'elle aime; elle lui ſourit amoureuſement, & ſouffre avec une peine ſimulée, qu'il baiſe tendrement ſes lèvres délicates & vermeilles. C'eſt ainſi qu'ils paſſent les Heures ſombres de la Nuit: juſqu'à ce que, voyant avec étonnement l'Etoile du Matin ſortir du ſein de l'Aurore, ces deux Amants heureux ſe ſéparent douloureuſement en ſe faiſant mille tendres ſouhaits, & vont chercher quelque repos, s'il en eſt pour des cœurs vraiment amoureux. Quelquefois la Nuit, dans les Pays les plus agréables, offre, hélas!.... des ſcènes bien différentes. Souvent, en Italie, le Véſuve & l'Ethna fumants ouvrent leurs

bouches vomiſſantes, & répandent dans les campagnes voiſines le feu ſulphureux de leurs entrailles. Le torrent de lave brûlante qui s'écoule dans les champs, porte devant lui la terreur & l'épouvante qu'inſpire un incendie certain. C'eſt-là que les voûtes de la Terre tremblent juſques dans leurs fondements : elles ne ſe briſent que trop ſouvent pour le malheur des hommes ; elles engloutiſſent des villes & forment des mers & des lacs nouveaux. Malheureuſes contrées!.... à quoi ſervent vos Palais de marbres, vos forêts d'orangers, & votre Printems perpétuel? doit-on vous envier ces avantages, lorſque vous les achetez par tant de calamités & d'infortunes?

Quand les Heures de la Nuit ont amené la fraîcheur, & que les vapeurs ſulphureuſes de la Terre permettent à peine de reſpirer ; alors l'Ange de l'Orage entr'ouvrant un coin du roc qui bouche la caverne où frémiſſent les vents impétueux, en tire une tempête violente. Elle mugit avec bruit dans le vaſte éloignement de l'Horiſon ; mais bientôt elle embraſſe tout le Ciel : les éclairs le ſillonnent, & la

foudre retentit avec fracas. Les Mortels épouvantés ſe levent bruſquement, & l'Impie effrayé éleve auſſi ſes yeux au Ciel. La tempête vole ſur les aîles orageuſes du Sud; elle s'arrête ſur la ville, qui, dans ce péril preſſant, ſe met en allarmes. Le Tonnerre, par ſon fracas épouvantable, redouble l'effroi; tout le Ciel eſt en feu, & les éclairs qui ſe croiſent, convertiſſent la nuit en un jour affreux. L'Ange protecteur conduit ces nuages enflammés, pour qu'ils ne ſoient pas nuiſibles; à moins que la Toute-Puiſſance Divine ne lui ordonne, dans ſa colère, de frapper le criminel. Alors, devenu le Miniſtre de la vengeance du Très-Haut, il lance le Tonnerre ſur les tours fières & orgueilleuſes, & fait pleuvoir ſur les Palais ſuperbes le feu dévorant qui doit les détruire. Alors, on n'entend plus que des voix gémiſſantes & des cris lamentables qui ſont adreſſés au Ciel, pour fléchir la colère divine. Scène horrible!..... tu nous repréſentes légèrement l'idée du Tonnerre univerſel qui accompagnera un jour le Jugement général. Il éclairera la Nuit, pendant que les hommes du Siècle dormiront ou

veilleront dans les bras de la Volupté. Quel ſpectacle!..... lorſque le Roi du Ciel paroîtra ſur ſon Char étincelant, entouré d'une foule de Séraphins!.... Il deſcendra au-deſſus de la Terre: il établira ſon trône au milieu des nuages & des foudres. On entendra, des quatre coins du Monde, les trompettes bruyantes des Chérubins enflammés qui feront ſortir les Morts de leurs noirs tombeaux, en les rappellant à la vie: des millions de cris confus viendront ſe mêler au dernier mugiſſement des Eléments anéantis. Celui que l'Ange aura guidé pendant ſa vie, ſera conduit par le même Ange devant le Tribunal de Dieu, où il trouvera grace. Mais, qui peut imaginer la douleur & le déſeſpoir du malheureux, qui ſera pour jamais privé de la vue de l'Eternel! Précipité dans l'Abyme où la Nuit éternelle domine, il ſera livré à ces remords dévorants qui font le ſupplice éternel que le Prince des Ténèbres partage avec ſes compagnons audacieux. Ne ſouffres donc point, ô Mortel! que la Nuit t'avertiſſe en vain par les frayeurs ſalutaires qu'elle t'inſpire. La Nuit t'enlève à la diſtraction, profites en pour élever

ton cœur au Divin Créateur; & pour obtenir de lui, par une humble prière, qu'il te mette au nombre de ſes Elûs.

L'Orage une fois diſſipée, je vois de nouveau les champs azurés embellis par la Main puiſſante de la Divinité. Des globes d'or entremêlés de diamants innombrables, parent la voûte des Cieux. C'eſt ce ſpectacle magnifique qui invita les Bergers de la Chaldée & de l'Arabie à bâtir un ſyſtême ſur les Etoiles. L'Aſtronomie a paſſé ſon enfance parmi ces Bergers : elle créoit alors le nom des Etoiles; elle leur apprit que le Soleil parcourt les douze Signes du Zodiaque; que les Pléyades orageuſes verſent leurs urnes pluvieuſes ſur la Terre; que Syrius brûle l'atmoſphère par ſes rayons deſſéchants; que les Planettes ont leurs influences bénignes & malheureuſes; que les Songes expliqués par l'Aſtrologie, préſageoient la deſtinée des hommes. Dans les Siècles plus modernes, & dans des climats ſeptentrionaux, la Philoſophie a fait de nouveaux progrès, elle nous a fait préſent du téleſcope, ce qui a enhardi des Génies vaſtes & éclairés : ils ont meſuré les diſ-

tances inconnues, & ils ont découvert des mondes nouveaux. Copernic, dans ſon Syſtême hardi, a délivré le Soleil de la route ignoble qu'on lui faiſoit faire autour de notre petit globe : il l'a fait repoſer avec plus de majeſté dans le centre de l'eſpace, & tourner la Terre autour de lui avec les autres Planettes. Keppler a fait la conquête de la Lune ; &, meſurant, comme ſur la Terre, ſes lacs, ſes montagnes, & ſes vallées, il leur a donné des noms & en a deſſiné les figures. Galilée a découvert les Satellites de Jupiter. Huygens & Caſſini ont apperçu ceux de Saturne & ſon anneau. Neuwton a tracé la route des Comètes au-delà des limites de l'Univers ; il a calculé leur marche & leur retour ; il a déraciné les folles craintes que nous concevions de leurs queues chevelues ; il a terraſſé la Superſtition, en prédiſant les futures apparitions des Comètes périodiques.

Quelles idées ſublimes du Créateur ont dû nous donner ces grandes découvertes ! Pourra-t-on ſe laſſer de contempler le Firmament, où brillent avec tant de profuſion les tréſors de la Toute-Puiſſance ? Soleil, plonge-toi dans les

flots de l'Océan Occidental, & cache ton flambeau aux yeux du Vulgaire à qui la Philoſophie eſt inconnue... Y a-t-il un ſpectacle plus capable de donner à l'homme une grande & noble idée de la Puiſſance de Dieu, que le nombre infini de mondes, de lunes, de ſoleils, qui décrivent leur courſe harmonieuſe, ſuivant l'ordre qu'ils en ont reçu de Dieu à l'inſtant de la création? Ma Muſe tremble avant que, d'une aîle hardie, elle ſe hazarde de parcourir tant de Syſtêmes ſur les mondes innombrables; car, qui peut les compter? La penſée la plus audacieuſe ſe perd en les parcourant, & ne recouvre ſon ordre que pour louer le Seigneur qui les a créés avec tant de facilité. J'avois jadis l'orgueil de croire que toutes ces merveilles étoient uniquement créées pour l'homme! Je penſe bien différemment aujourd'hui que mes méditations ſur les prodiges opérés par le Tout-Puiſſant ont entr'ouvert mes yeux à la lumière. O Seigneur! ma face s'incline devant Toi dans la pouſſière. Les vaines joies de la Terre, toutes brillantes de leur clinquant, ne feront jamais aucune impreſſion ſur moi. C'eſt

en vain que la Vaine-gloire veut m'attirer vers ſes lauriers ſtériles, & la Volupté par ſon viſage fardé : vainement des richeſſes & des tréſors me ſont offerts en compenſation des Vertus que je dois chérir. La Foi deſcendue du Ciel me fait voir ces mondes & le ſéjour des Bienheureux, en me diſant : Dieu te donnera part à tout cela, ſi tu es vertueux. Qui peut réſiſter à ces offres ſéduiſantes? La ſeule eſpérance de devenir ſi fortuné n'eſt-elle pas elle-même un vrai bonheur? Et peut-on balancer à ſe mettre en état de devenir l'héritier de tant d'Empires; & d'être un jour aſſis au milieu de l'Aſſemblée des Elûs?

Tu trembles, ma Muſe! Eh qui ne trembleroit pas, lorſqu'il faut trouver le chemin du Ciel à travers les ſentiers nombreux de la Mort & de la Nuit!.... Hélas! que nous ſert qu'on nous montre un ſi grand bien, ſi nous ne ſavons par où y arriver. Mais la céleſte Eſpérance nous conſole, en nous montrant, dans le Ciel, une Divinité bienfaiſante qui offre de nous guider; elle tient une flamme éclatante, & ſa tête eſt ornée d'une couronne d'étoiles d'or. C'eſt Vous, ô ſainte

Religion! c'eſt vous, qui daignez inſpirer mes derniers chants. Je vous en rends graces, ô amie de Dieu! & ma Muſe humble & pieuſe, après avoir paſſé devant les différentes ſcènes du Jour, va couronner ſes Chants par votre éloge Divin.

O FIDÈLE AMIE de l'homme, & ſon Guide incorruptible, qui nous as été donnée par le Dieu Tout-Puiſſant, comme la Grace ta ſœur, pour nous ramener vers lui, tu es comme une Echelle ſainte ou comme un Pont ſacré, que l'Eternel a jetté ſur l'eſpace immenſe qui nous ſépare de lui. Le Sage, que tu conduis, y marche ſûrement; mais l'inſenſé, qui n'eſpère qu'en lui, tombe bientôt dans les horreurs d'une Nuit éternelle. O ſalutaire préſent de la Bonté de Dieu! quel nom pourrois-je te donner? Eſt-ce celui de Sageſſe Divine? ou bien, aimes tu mieux le nom de Lumière Céleſte? Ton regard éclaire beaucoup mieux les âmes égarées, que le Soleil n'éclaire le Monde. Que ſeroient les malheureux Humains ſans toi & ſans ta lumière? Que ſeroit auſſi le Sage lui-

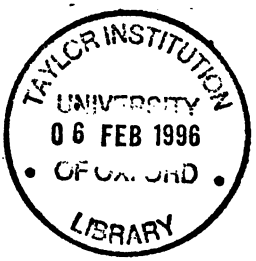
même, s'il eſſayoit par la ſeule raiſon humaine de ſe conduire dans le ſentier laborieux de la Vertu?... Hélas! victime du menſonge & de la perverſité, qui ſont les calamités de cette vie; dénué de l'eſpérance d'être conſolé dans l'autre, il ſeroit preſqu'auſſi à plaindre que les eſclaves du Vice. O, Divine Religion, qui conduis les hommes au Salut éternel! Inſpire-moi donc une ſainte dévotion, qui rende mes prières auſſi ardentes que les ſoupirs des Chérubins. Mon âme, captive dans ce corps qui erre ſur la Terre, brûle du deſir de s'unir à l'Eſprit qui l'a créée. Tu peux ſeule l'élever juſqu'à ſon Sanctuaire, où la force des aîles de l'aigle audacieux & la rapidité de l'éclair ne peuvent atteindre : lance vers elle un rayon du Feu ſacré que l'Eternel a renfermé dans ton ſein; ardent, comme la Dévotion même, qu'il pénètre mon âme, qu'il la brûle & la conſume; qu'elle ſoit comme une lampe, ou comme un autel fumant vers le Dieu Créateur des Eſprits & des Mondes; & qu'enfin, ſe conſumant elle-même, ſa dernière flamme ſe perde dans l'eſpace, pour s'unir à Dieu,

qui eſt ſon premier principe. O Toi, l'appui & l'avocate éternelle de l'homme! tu milites ſans ceſſe contre l'eſprit corrupteur, & ſans ceſſe tu plaides ſa cauſe au pied du Trône de ſon Créateur. Protectrice des humains, & dans la vue de les rendre agréables à l'Eternel, tu changes le monde pervers en un paradis, & les hommes ennemis réciproques, en un peuple de frères. Avec toi, nous ne craignons ni la mer orageuſe, ni la flamme, ni le fléau deſtructeur de la guerre, ni la puiſſance des Tyrans. Tu nous rends, dans l'adverſité & les tourments, plus intrépides que des Stoïciens; &, dans la proſpérité, plus modérés que des êtres inſenſibles. Tu épures l'homme, comme le Soleil épure l'or dans les antres qui le renferment; tu effaces de ſon cœur le deſir impie de ſonder les abymes de la Miſéricorde Divine; tu lui ôtes l'idée altière de ſe croire préférable à ſes frères infortunés, qui, paſſant comme lui ſur la Terre, ne ſont pas éclairés de la Vérité pure qui mène au Salut; & tu lui donnes la Charité qui l'éleve peu à peu à l'état de l'Ange : puis, dans des moments d'extaſe

& de raviſſement, tu lui montres une gloire éclatante, un Trône d'or, des couronnes, des palmes immortelles, & le bonheur d'être aſſocié à cette Milice ſainte qui célèbre les Grandeurs du Tout-Puiſſant par le chant des Hymnes que les Chœurs céleſtes accompagnent de leurs harpes Angéliques; tu lui montres, enfin, le Terme fortuné où doit ſe repoſer l'âme du Juſte qui ſe conduit par tes principes ſalutaires. Et alors, il n'y aura plus de Nuit: un Matin éternel luira aux bienheureux dans le Ciel.

FIN.

J. Robertshaw
12.1.96
[ZAII]



952132